NUMERO 46

LE COURRIER DE L'OUEST

JOURNAL HEBDOMADAIRE. EDMONTON, JEUDI, 22 AOUT 1912. FONDE EN 1905.

Ce que M. Hanotaux pense du Canada

L'EMINENT HOMME D'ETAT FRANÇAIS FAIT UN TABLEAU ELOQUENT DE CE QUE PEUVENT ACCOMPLIR POUR LA FRANCE ET LE CANADA DES RELATIONS ECONOMIQUES PLUS ETROITES.

Prétendre que les relations franco-canadiennes vont se resserrant de plus en plus est devenu un lieu commun. Depuis quelques années, depuis quelques mois surtout, grâce à l'esprit d'initiative patriotique de Canadiens et de Français, un rapprochement absolument inespéré s'est opéré entre la France et le Canada.

La récente visite à Paris des ministres canadiens a eu par toute la France un retentissement énorme, et a contribué encore à rendre plus solides des liens d'amitié réciproque.

Nous croyons intéresser nos lecteurs en reproduisant, d'après le "Temps" de Paris l'éloquent discours prononcé par M. Hanotaux au banquet donné par le Comité France-Amérique en l'honneur des ministres canadiens.

Tout d'abord, voici quelle était la liste des invités à ce banquet qui eut lieu sous la présidence de M. Raymond Poincaré, président du Conseil:

Le très honorable R. L. Borden, premier ministre du Canada; l'honorable M. Doherty, ministre de la justice, et Mlle Doherty; l'honorable J. D. Hazen, ministre de la marine et Mme Hazen; l'honorable L. P. Pelletier, ministre des postes, et Mme Pelletier; l'honorable A. E. Kemp et Mme Kemp.

M. Raymond Poincaré, M. Carnegie, ministre d'Angleterre; M. Roy, commissaire général du Canada; M. Cameron Stanton, sous-ministre adjoint de la marine et des pêcheries; M. G. J. Desbarats, sous-ministre du service naval; Mme Hector Verret, Mme Grantham, M. et Mme J. Nelson, M. B. A. MacNab.

M. Gabriel Hanotaux; M. Pallain, gouverneur général de la Banque de France; M. Paul Hervieu, de l'Académie française; le sculpteur Rodin; le général Brugère; M. Lépine, M. Heuneau; le professeur Pozzi; M. de Labry; le général Chérif pacha; M. de Loynes, ministre de France; M. André Tardieu; M. Dal Piaz, directeur général de la Compagnie transatlantique, et Mme Dal Piaz; M. Jean Buffet; M. Albert Réville; M. Fletcher, président de la section canadienne de la chambre de commerce britannique; le duc de Vallombrosa; M. Chapsal; M. Maysset; M. Joseph Henry Thors; le comte Allard du Chollet; M. de Sillac, etc.

M. Hanotaux a pris le premier la parole et prononça le discours suivant:

Monsieur le Président du Conseil Canadien,
Messieurs les Ministres,

Au nom du comité France-Amérique, je ne puis assez vous dire notre joie et notre émotion en saluant votre présence parmi nous.

Le voyage récent de la délégation française au Canada nous a permis de reconnaître l'importance actuelle et la grandeur future de la "puissance" aux destinées de laquelle vous présidez. Et c'est pourquoi nous sentons si vivement combien la visite que vous et vos éminents collègues vous voulez bien à votre tour, rendre à la France est non seulement touchante et émouvante quand on se reporte aux souvenirs du passé, mais combien elle est importante et décisive pour l'avenir des deux pays.

La présence de M. le président du conseil des ministres français, M. Raymond Poincaré, et celle du distingué représentant de la Grande-Bretagne, l'honorable M. Carnegie, donnent à cette rencontre toute sa portée historique; et d'autre part l'aspect intime de cette fête, le lieu où elle se produit, parmi la grâce estivale et la fraîcheur fleurie de notre bois de Boulogne, la présence des dames canadiennes et françaises qui ont bien voulu se rendre à notre invitation, la cordialité communicative qui règne dans cette assemblée, tout lui maintient son véritable caractère; c'est une réunion de famille où les cœurs, d'un mouvement mutuel, se sont rapprochés.

Donc la terre de Champlain n'a pas oublié la mère-patrie, qui ne peut pas oublier. Le Canada, au moment où il élève un magnifique édifice de civilisation, qui sera la gloire du vingtième siècle, se souvient de ceux qui ont posé la première pierre. L'Histoire marche lentement, mais elle ne se laisse pas détourner de ses voies: l'entente cordiale a resserré les vieux liens qui n'avaient jamais été brisés. La France, qui a vu tant d'initiateurs sortir de son sein pour porter, auprès et au loin, la chaleur de son rayonnement, se trouve payée de sa peine par les fidélités qui, en retour, remontent de toutes parts envers elle.

L'Angleterre et le Canada sont les bienvenus, en cette journée où il ne reste plus d'un passé héroïque que des sentiments d'estime réciproque, la loyauté, l'amitié, la communauté des principes et des espérances.

Permettez-moi, mes chers compatriotes présents à cette table, de m'adresser particulièrement à vous et de vous demander de parcourir par la pensée, le cycle de nos relèvements.

La France dut, après un terrible cataclysme, reprendre d'abord sa vigueur intime, reconstituer ses finances, son armée, guérir, selon une parole célèbre, la grande blessée; ce fut le premier devoir et la première tâche.

Elle dut ensuite sortir de l'isolement où sa défaite l'avait confinée; l'alliance russe fut la seconde étape.

L'univers s'ouvrait à l'expansion coloniale des peuples européens: la France devait, sous peine de renoncer à tout avenir mondial, se réserver sa part dans les immenses territoires prêts pour la civilisation: Tunisie, Indochine, Congo, Madagascar, Afrique occidentale, Djibouti, Maroc enfin; ce vaste empire, répandu sur toute la planète et couvrant, en particulier, l'Afrique du nord, lui fut dévolu; ce fut la troisième étape.

Et il en restait, il en reste une quatrième à parcourir, il reste une quatrième oeuvre à laquelle la France s'emploie avec cet esprit de suite et cette méthode qui est caractérisé — quoi qu'on en ait dit — la plupart des entreprises de la troisième République; rendre plus étroites les relations avec ce continent américain où reposent des trésors inappréciables de travail, d'intelligence, de culture, d'idéal; reprendre les traditions interrompues, en créer de nouvelles; se présenter, avec sa force financière, son autorité économique et politique, son génie fait d'ardeur et de sympathie, avec la communauté des principes démocratiques et libéraux, à ces races, à ces civilisations filles et héritières de toutes les races et de toutes les civilisations du globe, et conclure avec elles, pour l'avenir, un contrat de labeur, de progrès, d'optimisme sains et vigoureux. Ce contrat, messieurs, une rencontre comme celle d'aujourd'hui a pour objet de le préparer, disons même de le sceller.

Je ne répéterai pas, après tant d'autres, ce que nous savons tous ici, que le Canada est appelé, comme toute l'Amérique du Nord, à un immense développement. Quelques chiffres seulement: en 1773 — il y a juste cent cinquante ans — Le Canada comptait 70,000 habitants; en 1900, 5,370,000; en 1911, huit millions. En 1871, Montréal avait 115,000 habitants; aujourd'hui, 500,000. L'honorable président du comité France-Amérique au Canada, M. Dandurand, rappelait à notre dernier banquet que Montréal est la deuxième ville française du monde. Toronto avait 60,000 habitants en 1871; aujourd'hui, 424,000. Winnipeg, 240 habitants en 1871, 160,000 maintenant. Vancouver n'avait pas 13,000 habitants en 1891, il en compte 120,000. Combien de villes nées depuis dix ans, comme Verdun, Fort William, Glace Bay, Edmonton, qui comptent maintenant 15,000, 20,000, 40,000 habitants! Cette progression foudroyante éclate partout. Un chiffre encore pour confirmer et expliquer: en 1886, le total des voies ferrées canadiennes était de 11,000 milles anglais, rapportant 50 millions de francs. En 1910, le réseau total est de 24,700 milles anglais, rapportant 521 millions de francs; le réseau double et le revenu décuple, que peut-il y avoir de plus éloquent?

Cet essor du Canada, en moins de dix ans, n'est rien, comparativement à ce qu'il sera dans les dix ou vingt années qui vont suivre. A la fin du trentième siècle le Canada aura, qui sait? peut-être cent millions d'habitants.

Pourquoi la France se tiendrait-elle volontairement en dehors d'un pareil avenir, alors que cet avenir tourne si naturellement les yeux vers elle?

Nous n'en sommes plus à répéter les phrases tristement célèbres sur les "arpents de neige". Sous la neige, une moisson d'hommes et de richesse a poussé.

Suite à la page 5

Le voyage de Sir Wilfrid dans l'Ouest

Montréal, 19 — On communique aux journaux du parti libéral l'information officieuse suivante à l'occasion du voyage de Sir Wilfrid Laurier dans l'Ouest:

Les journaux d'hier ont annoncé que Sir Wilfrid Laurier partirait sous peu pour un voyage dans l'Ouest et qu'à son retour il ferait une tournée politique dans Ontario et Québec. Nous croyons devoir revenir sur cette nouvelle, parce que quelques confrères n'ont pas été exacts. Un journal entre autres, disait que le chef libéral consacrerait trois semaines à tenir des assemblées dans Québec. Ceci est de la pure fantaisie. Nous sommes en mesure d'annoncer que Sir Wilfrid Laurier partira d'Ottawa le 27 août pour assister à la convention forestière de Vancouver qui aura lieu le 4 septembre. Sir Wilfrid Laurier visitera aussi les principales villes de la Colombie Anglaise et en revenant, il s'arrêtera dans les principales villes de l'Alberta et de la Saskatchewan où il fera quelques discours. Ce voyage de l'Ouest durera environ un mois.

Ce n'est qu'après son retour à Ottawa que le vieux chef partira pour faire une tournée politique dans Ontario où il parlera dans quatre assemblées. Il passera une semaine dans le nouvel Ontario. De nombreuses invitations ont été faites à Sir Wilfrid de toutes les parties de la province-soeur, mais l'itinéraire de son voyage n'a pas encore été arrêté. Après la visite dans Ontario, le chef libéral parlera à deux assemblées dans la province de Québec.

LE RETOUR DES NOTRES AU CANADA

Le mouvement de rapatriement des Canadiens-français établis aux Etats-Unis s'accroît de jour en jour.

Moose Jaw, Sask., 20—Au cours d'une entrevue hier, M. J. Alban Laferrière, agent de rapatriement fédéral, a déclaré que depuis le 1er mars il a contribué au retour au Canada de 400 familles françaises établies aux Etats-Unis. La grande majorité de ces rapatriés sont venus prendre des terres dans l'Ouest.

Dans la seule journée du 24 juin, fête des Canadiens-français, 150 familles ont repassé la frontière pour rentrer au Canada. Les conférenciers envoyés dans les états de l'Est par le gouvernement fédéral pour travailler au rapatriement des Canadiens-français rencontrent partout l'accueil le plus sympathique et leur mission remporte un vif succès. Le gouvernement maintiendra sa campagne de rapatriement jusqu'à ce que 200,000 Canadiens-français aient repassé la frontière. Le seul bureau de rapatriement de Boston délivre 200 billets de retour au Canada chaque mois.

LE CHEMIN DE FER DE LA BAIE D'HUDSON

Dans un mois, toute la ligne sera sous contrat.

Ottawa, 20—Le gouvernement a demandé des soumissions hier pour la construction de la dernière section du chemin de fer de la baie d'Hudson, depuis Split Lake jusqu'à la baie. Les soumissions seront reçues jusqu'au 2 septembre, et dans un mois donc le contrat sera accordé.

Le gouvernement désire faciliter autant que possible la construction de cette artère importante du trafic de l'Ouest.

Le contrat pour la construction de la seconde section de 68 milles, pour laquelle des soumissions ont été demandées et sont maintenant entre les mains du gouvernement, sera accordé prochainement. Il semble certain qu'il sera donné à J. D. McArthur, qui a construit la première section.

Un lot mesurant cinquante pieds de façade, situé Première rue, à Edmonton, vient d'être vendu à raison de $2,000 le pied.

Sept indiens détiennent actuellement une réserve de 80 acres, située à côté de Vancouver. La valeur foncière de cette réserve est de $4,000,000.

Le célèbre compositeur de musique français, Massenet, vient de mourir à Paris. Massenet était l'auteur de plusieurs opéras ayant remporté un immense succès.

On annonce de source autorisée que le Prince de Galles fera l'an prochain un voyage de quelques semaines au Canada.

Un syndicat composé de capitalistes anglais, français, belges et danois, vient d'acquérir 800,000 acres de terrains dans la vallée de la rivière La Paix pour la somme de $5,000,000.

L'AVENIR DU NORD S'AFFIRME TOUS LES JOURS

M. J. L. Côté, député d'Athabasca, donne d'intéressants détails sur les progrès du nord d'Alberta.

Chaque année, le sympathique député d'Athabasca, M. J. L. Côté, accomplit quelque intéressant voyage dans les vastes territoires du Nord, dont il est, à la Chambre d'Alberta, le représentant dévoué et clairvoyant.

Cette année, M. Côté n'a pas manqué à sa fidèle habitude de se rendre compte "de visu" des progrès et des besoins de son immense comté, et il a employé les quelques semaines dernières à parcourir une distance de plus de 2500 milles, à pied, en voiture et en bateau, dans les territoires tributaires des deux grands fleuves du Nord: La Paix et l'Athabasca.

Nous avons pu rencontrer M. J. L. Côté à son retour du Nord, et il a bien voulu nous donner, à l'intention de nos lecteurs, quelques intéressants détails sur son voyage.

A constater chaque année l'avancement prodigieux de la civilisation vers le Nord, le député d'Athabasca est devenu l'un des "croyants" les plus fervents à l'avenir immense réservé aux régions fertiles arrosées par les rivières La Paix et Athabasca. Observer à chacun de ses voyages l'accroissement d'Athabasca Landing, de Grouard, un exode plus résolu vers Dunvegan et Fort McMurray, l'envahissement de territoires agricoles inconnus l'année précédente, etc., est pour lui chose coutumière.

Cette année cependant, nous déclare M. Côté, les progrès accomplis dans le Nord ont été tels que même ceux qui suivent le développement de ces régions et qui ont passé le stage des étonnements ne peuvent moins faire que de demeurer stupéfaits.

Grouard, sur les bords du Petit Lac des Esclaves, s'affirme de jour en jour comme devant être la métropole du Nord; chacun des bateaux qui y abordent, venant d'Athabasca Landing, amène un chargement complet de voyageurs et de marchandises. M. Côté croit que lorsque la voie ferrée, en construction, de la Cie Edmonton, Dunvegan and B. C. atteindra Grouard, on sera témoin dans cette localité d'avenir, d'un développement rapide analogue à celui que l'on put constater à Edmonton à partir de 1904.

Au cours de son voyage, le député d'Athabasca a visité tous les postes situés sur la rivière Athabasca et sur le cours supérieur de la rivière La Paix. Il séjourna à Fort Vermilion, Peace River Landing, Dunvegan, Hudson's Hope et Fort McMurray. M. Côté a étudié les ressources de chacun de ces postes avec la profonde expérience que lui donne sa connaissance du Nord. De Fort McMurray il a rapporté six gallons de goudron remarquablement pur recueilli dans l'un des puits de la Compagnie "Athabasca Oil"; il a également rapporté de ce poste des échantillons superbes de sel gemme ainsi que d'autres minerais d'une grande valeur. Fort McMurray est appelé à un avenir superbe comme ville minière dès que la voie ferrée, — dont les obligations ont été garanties par la province d'Alberta, — sera construite.

A Fort Vermilion, M. Côté a vu des échantillons de blé magnifique dont la moisson avait déjà été faite; le député d'Athabasca a réuni dans ce dernier endroit une collection de spécimens de légumes et de céréales qui affirment d'une façon plus éloquente que tous les discours les "possibilités" agricoles de cette région.

M. J. L. Côté a demeuré trois jours à Dunvegan, en compagnie de Mgr Joussard, co-adjuteur de Mgr Grouard, évêque d'Athabasca. Durant son séjour à cet endroit, M. Côté a pu se rendre compte de l'attrait qu'exerce Dunvegan sur les spéculateurs qui y voient l'emplacement d'une ville future devant se développer d'une façon prodigieuse au cours des cinq années prochaines. Au nord de Dunvegan sont d'immenses plaines fertiles dont la mise en culture sera rendue extrêmement facile par suite de l'absence de pierres et de bois. La valeur agricole de ces plaines est amplement démontrée par le grain superbe que récoltent les colons qui n'ont pas effrayés un voyage difficile, en l'absence de voie ferrée, et la solitude relative de ces territoires pour s'assurer avant le "rush" prochain les meilleures places.

Au sud de la rivière La Paix la région de la Grande Prairie se peuple rapidement; des centaines de homesteads y ont été enregistrés depuis le printemps. A l'ouest de Grouard on constate également un développement agricole remarquable; sur ce point les efforts du R. P. Giroux, le missionnaire-colonisateur, sont parvenus à grouper une centaine de familles canadiennes-françaises.

M. J. L. Côté, comme tous ceux qui s'intéressent au Nord et en observent les progrès, croit fermement que 1913 sera pour ces régions une année décisive de progrès et de développement.

LA CONSTRUCTION DANS L'OUEST

Toronto, 20—Suivant le tableau publié par le "Financial Post" le montant total de la construction dans les villes de l'Ouest, pendant les 7 premiers mois de l'année 1912, présente une augmentation moyenne de 20 pour 100 sur la période correspondante de 1911. Voici, par ville, les totaux de la construction pour les 7 premiers mois de 1912:

Calgary	$ 9,981,186
Edmonton	9,033,287
Winnipeg	11,552,200
Vancouver	10,206,732
Victoria	4,350,440
Régina	3,618,589
Medicine Hat	1,662,734
Moose Jaw	3,134,335
Prince Albert	1,308,850
Saskatoon	5,559,660
Lethbridge	782,293
Red Deer	226,005
Swift Current	469,925
Weyburn	500,000

Nouvelles brèves

On estime que 250,000 colons, venant des Etats-Unis, entreront cette année au Canada.

On estime la récolte de céréales d'Alberta pour 1912 à 70,000,000 de minots. La surface totale en culture est d'environ 2,500,000 acres.

En deux heures les hommes d'affaires de Coronation, une petite ville d'Alberta ont souscrit $20,000 pour l'établissement d'égouts avant l'hiver.

Lettre de Saskatchewan

REVEILLONS-NOUS!

Vonda, Sask., 19 août.

Les Chevaliers de Colomb de Winnipeg, il y a quelques mois, se sont réunis pour jeter les bases d'une organisation touchant l'immigration catholique de langue anglaise qui nous arrive de l'étranger pour venir s'établir au Canada.

En gens pratiques, ils ont vite passé des résolutions aux actes.

Avec l'autorisation de l'Ordinaire, on prêtre a été nommé pour recevoir les colons à leur arrivée dans ce pays et les diriger ensuite vers les campagnes ou les villes qui conviennent à leurs goûts et à leurs aptitudes.

Dans chaque centre important on a fondé et on continue à fonder des bureaux de colonisation où les colons catholiques de langue anglaise trouveront tous les renseignements désirés.

Nos bons Irlandais catholiques, en agissant ainsi, n'ont fait qu'imiter nos compatriotes protestants de langue anglaise qui savent profiter de leurs qui viennent s'établir au Canada.

Le clergé protestant se multiplie pour venir aussi à leur secours, tant au point de vue temporel que spirituel.

Et nous catholiques de langue française, clergé et laïques, que faisons-nous pour aider les nôtres?

Rien ou à peu près rien.

Des conventions retentissantes, des discours à l'emporte-pièce, des résolutions nombreuses et habilement rédigées. Bang! c'est tout. Chacun s'en retourne chez soi avec la présomption d'avoir fait de grandes choses pour l'Eglise et la Patrie Canadienne.

Au mois de juin dernier, le "Patriote," de Duck Lake, annonçait à ses lecteurs que le comité permanent du Parler Français, composé de trois prêtres français et d'un laïque aussi français — je parle du comité tel que nommé à la convention de Duck Lake — avait décidé, dans une réunion à Régina, de fonder une société de colonisation appelée Franco-Canadienne, sur des bases solides, dont le bureau central serait à Régina. En passant, pourquoi n'aurions-nous pas aussi un bureau central à Prince-Albert? Les besoins s'imposent et le site le demande.

On devait aussi se mettre à l'oeuvre immédiatement après le congrès de Québec.

Nous sommes actuellement au mois d'août et tout est encore à venir: Société et Bureau Central de Colonisation.

Pour confirmer ce que j'avance, je vous donnerai connaissance d'une lettre que je viens de recevoir d'un brave abbé, dont je tairai le nom pour le moment, qui s'intéresse activement à la colonisation française et catholique:

Cher Monsieur Cléroux.

Je voudrais vous voir bientôt afin de parler un peu plus de la fondation d'une société de colonisation. Presque tous disent qu'ils n'ont pas le temps de s'en occuper. J'entends ceux qui pourraient mener l'oeuvre à bonne fin. Que faudrait-il donc? Il me semble qu'un secrétaire suffirait au travail réel, et pour le reste, on trouverait bien deux ou trois notables qui se réuniraient pour signer 2 ou 3 fois par an, et pour soutenir l'oeuvre. Or, un secrétaire serait vite trouvé, je pourrais faire cet office, si on ne trouve personne d'autre, tout en étant curé ici.

Les catholiques de langue française de l'Alberta ont devancé ceux. Nous avions pourtant commencé les premiers; notre convention a eu lieu avant la leur.

Ils possèdent actuellement une société de colonisation solidement établie dont le Bureau Central est à Edmonton et son gérant distingué est le Rév. J. A. Ouellette. Bravo à nos amis de l'Alberta!

Pendant qu'ici on piétine sur place, là-bas on marche à pas de géant dans le chemin du progrès de la colonisation française et catholique."

Dans l'Alberta, le clergé et les laïques, tant des professions libérales que ceux qui appartiennent au commerce, à la finance et à l'agriculture savent unir leur bonne volonté, leurs talents, leurs énergies, mettre leur patriotisme en commun pour la plus grande gloire de l'Eglise et de la Patrie Canadienne.

Je regrette de dire qu'on ne peut pas s'adresser ici ces mêmes louanges.

Espérons que dans un avenir rapproché, nous verrons le clergé, les membres des professions libérales, enfin toutes les classes de la société, se mettre une fois à l'oeuvre pour favoriser d'une manière pratique, à l'imitation des Chevaliers de Colomb et de nos compatriotes protestants de langue anglaise, l'immigration française et catholique dans les diocèses de Prince Albert et de Régina.

La race française catholique a besoin des lumières, de l'expérience, de la bonne volonté et du patriotisme de tous ses enfants.

Mettons tous l'épaule à la roue! Les porte-lumières en avant! Le peuple suivra, soyez sans crainte. Nous avons une belle et grande province, travaillons tous ensemble à la peupler de bons Canadiens.

Formons des voeux pour qu'une société de colonisation française et catholique se fonde bientôt, avec un bureau central à Prince Albert et à Régina.

Les fondateurs de cette grande oeuvre auront mérité beaucoup de l'Eglise et de la nation canadienne.

AMEDEE CLEROUX.

Des dépôts de goudron viennent d'être découverts à Oneway, non loin du Lac Ste-Anne, Alta. Une compagnie a été immédiatement formée à Edmonton pour exploiter cette découverte.

Le cabinet provincial de Saskatchewan vient d'être augmenté de deux nouveaux membres: les hon. Geo. Langley, ministre des affaires municipales et Geo. Bell, Trésorier provincial.

L'Exposition de 1912 distance ses devancières

DURANT TOUTE LA SEMAINE DERNIERE DES MILLIERS DE VISITEURS ONT AFFLUE A EDMONTON.

De l'avis unanime notre parc d'Exposition est le plus beau de l'Ouest.

QUELQUES CHIFFRES INTERESSANTS

Pour prouver les progrès de tous genres accomplis chaque année dans l'Ouest on emploie des statistiques comparatives. Quelques chiffres de ce genre concernant l'exposition tenue la semaine dernière à Edmonton sont tout particulièrement intéressants.

L'an dernier le total des entrées payantes à l'exposition fut de 40,003; il fut cette année de 52,000. En 1911 21,226 personnes pénétrèrent dans l'enceinte des tribunes; le total des recettes pour la même année fut de $24,-619.25. La semaine dernière 31,-082 personnes pénétrèrent dans l'enceinte des tribunes; le total des recettes fut de $32,309.50.

Les exposants

Dans la liste des exposants d'animaux on remarque que l'Alberta était représentée par 233 personnes, la Saskatchewan par 35, le Manitoba par 23, l'Ontario par 30, Québec par 28, et les Etats-Unis par 10 personnes. Ceci indique jusqu'où s'étend la renommée de nos expositions.

Les caractéristiques de l'Exposition de 1912

Chaque exposition s'impose par un côté quelconque; l'exposition de 1912 aura été remarquable sous les rapports suivants: le nombre des animaux et produits exposés, l'affluence des visiteurs et l'amélioration et l'embellissement du parc depuis l'an dernier.

Jeudi fut la journée ayant obtenu le plus de succès; encouragés par le radieux soleil d'Alberta de 25 à 30,000 personnes franchirent l'enceinte de l'exposition au cours de l'après-midi. Vers trois heures il y avait plus de 10,000 personnes aux Tribunes et il était devenu impossible de trouver le moindre siège vacant; le Comité de l'Exposition escomptant une affluence encore plus grande l'an prochain a décidé d'ores et déjà d'agrandir notablement les tribunes après cette expérience.

Les courses de chevaux forment toujours le fond du programme de nos journées d'exposition; il nous a semblé cette année que rien n'avait été négligé pour satisfaire les plus exigeants des nombreux amateurs de chevaux que compte notre ville; un seul accident sérieux se produisit dans une course montée, le jockey le plus grièvement atteint est d'ailleurs actuellement hors de danger. La piste était en de parfaites conditions et il était intéressant de constater à ce sujet l'admiration des étrangers venus de Vancouver, de Calgary, de Winnipeg, etc.

Nous pouvons justement nous montrer fiers de posséder à Edmonton l'un des plus beaux sinon le plus beau parc d'Exposition de l'Ouest et même du Canada. Avec ses nombreuses et élégantes constructions blanches, son dessin gracieux, son lac limpide et l'animation joyeuse de milliers de visiteurs, notre parc offrait un coup d'oeil unique la semaine dernière durant les journées ensoleillées de mercredi, jeudi et vendredi. Nos expositions annuelles, qui vont de succès en succès contribuent dans une large mesure à faire connaître avantageusement la capitale d'Alberta et les membres du Comité de Direction, qui s'acquittent aussi parfaitement d'une tâche écrasante ont droit à toutes les félicitations.

L'organisation des services de notre exposition offrirait à elle seule un sujet d'étude intéressant; il y avait cette année à l'intérieur du parc près de 1500 employés!

LES ERUPTIONS VOLCANIQUES EN ALASKA

Le gouvernement américain enverra de nouveaux secours aux indigènes éprouvés.

Washington, 20 — L'Alaska ne s'est pas encore remise de l'éruption volcanique du Mont Katmai, arrivée au mois de juin dernier. Le gouvernement sera probablement obligé de fournir des secours d'urgence à un grand nombre de gens.

Les habitants de l'île Kodiak sont dans le plus grand besoin. Leur récolte de légumes est ruinée. M. MacVeagh, secrétaire du trésor, a fait venir de Seattle dix tonnes de pommes de terre pour empêcher le scorbut d'éclater parmi les habitants. L'île d'Afongak est moins éprouvée, mais elle aura besoin de secours d'ici quelque temps.

Les habitants du continent que l'éruption a privés de leurs maisons ont construit une nouvelle ville à Ivanoff Bay, à 150 milles à l'ouest du volcan; ils ont nommé cette ville Perry, en l'honneur du capitaine Perry, commandant d'un cotre de la douane qui a réussi à sauver 500 personnes pendant la catastrophe. Le nouveau village prospère et n'a pas besoin de secours.

LE BILL DU CANAL DE PANAMA ET LE SENTIMENT DE L'ETRANGER

Londres, 19 — Le bill du canal de Panama que vient d'adopter le Congrès de Washington et qui favorise outrageusement la marine marchande des Etats-Unis au détriment des autres nations soulève un tollé général.

Si le bill est maintenu dans le texte actuel il créera notamment des difficultés dans les relations entre les différentes parties de l'Empire Britannique; entre l'Angleterre et l'Australie particulièrement. Le bill du canal de Panama interdit l'usage du canal aux navires appartenant aux trusts et aux compagnies de chemin de fer.

Ottawa, 20 — Sir Donald Mann, du Canadian Northern suggère, pour que les Etats-Unis persistent à se garder une situation de préférence, au canal de Panama, qu'un consortium des puissances maritimes: Angleterre, Allemagne, France, Russie, Hollande, Japon et Canada se charge de construire un canal parallèle à celui de l'Oncle Sam. Il évalue le coût d'une telle entreprise à $150,000,000, et croit que le Canada aurait même profit à la faire seul, s'il y pouvait être autorisé.

Le Courrier de l'Ouest

49 Avenue Howard. Tel. 1675

EDMONTON ALTA.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Taux pour le Commerce

Nous enverrons une carte de nos taux pour les annonces Commerciales a ceux qui en feront la demande.

FEUILLETON DU "COURRIER DE L'OUEST"

La Chevre et le Chou

—Je la prends pour lectrice et pour demoiselle de compagnie, moi, puisque Mme de Ténédar n'a pas su la conserver; et si Georges n'est pas son mari dans six mois d'ici...

—C'est bien long, six mois!

—Dans trois mois, si vous aimez mieux; c'est que je serai tombée en enfance, comme on dit à Lyon.

—Ah! madame, que Georges avait raison quand il m'affirmait que vous êtes la perle des marraines et la plus exquise des femmes.

—Ah! il dit cela, Georges? Pauvre cher petit, à qui l'on veut donner pour épouse quelque laideron de province richement doté et portant un nom à effet!

Ah! on refuse de le marier à une jolie fille qu'il aime et qui n'a pour fortune que ses beaux yeux, pour noblesse que celle de l'âme? Eh! bien, on verra si je suis expéditive en affaires, moi! Georges peut venir me trouver, à présent: il rencontrera sous mon toit quelqu'un qui ne le fera pas fuir, je vous en réponds.

—Ma foi! pensa Henri absolument ébahi par cette manière de prendre une résolution sérieuse, je n'espérais pas réussir aussi vite et aussi pleinement. Je savais bien que, rien que par contradiction pour jouer un tour aux Ténédar, la bonne dame empoignerait la cause de Georges et de Simone, mais je ne comptais pas faire coup double: demain Simone sera ici, et Mme Labretelle ne demande qu'à la marier au plus tôt avec son filleul. Eh! bien, on ne dira plus que je ne suis pas un habile diplomate; j'ai envie de tâter des ambassades, à présent. J'y songerai sérieusement, après le mariage de mon ami. C'est égal, je suis content de moi.

Le jeune Balmaï, qui mourait de faim, savoura un dîner des plus soignés en face du visage épanoui de Mme Labretelle.

Le lendemain, selon sa parole, celle-ci partait pour Vichy, y découvrait Mme et Mlle Destournelles, les rassurait, les consolait, trouvait Simone ravissante, et finalement l'emmenait de force dans son château bourguignon, en lui jurant qu'avant peu elle deviendrait la femme de son filleul.

Simone, qui n'y comprenait rien, se laissa faire une douce violence, trouva que son cousin Henri n'était pas bête, et s'installa à Labretelle où, du matin au soir, on parlait de Georges et où, du soir au matin, on rêvait de lui.

Sur ces entrefaites, le jeune Balmaï reçut des Orfraies une lettre qui lui était retournée de Paris et qui l'émut profondément. Mme de Ténédar le suppliait de revenir auprès de Georges, qui dépérissait visiblement et que rien ne pouvait distraire.

On devine que le dévoué Henri répondit à cet appel et planta là sa cousine qui était en train d'ensorceler tout à fait Mme Labretelle.

Déjà l'excellente femme ne voyait plus que par les yeux de sa demoiselle de compagnie, ne jurait plus que par elle et espérait presque autant que la jeune fille à l'instant où elle serait unie à Georges d'Alibran.

Aussi, M. Balmaï, qui avait déjà gagné à la cause de son ami "la Chèvre," ainsi qu'il nommait peu cérémonieusement Mme Labretelle, crut-il devoir répondre à l'appel des Ténédar et s'embarqua-t-il allègrement pour Tarare, après avoir repassé par Vichy pour y jeter à l'oreille de sa tante: "Grâce à moi, tout marche à merveille."

C'était un sincère ami, en vérité, que cet excellent Balmaï, seulement il manquait peut-être de modestie.

A ce moment, le printemps s'achevait dans toute sa force et toute sa beauté les oiseaux chantaient leurs couvées; les bourgeons étaient devenus feuilles, les boutons fleurs, et Balmaï se disait en comparant en lui-même les deux villégiatures qu'il visitait successivement:

—Ma foi! ce cher Georges ne sera pas trop mal loti un jour, entre Labretelle et les Orfraies; et Simonette n'est pas à plaindre. J'ai vraiment bien fait de me méfier de leurs amours et de lui faire ménager... on sait quoi.

XI

"Je ne vous cacherai pas, madame, que n'ayant pu réussir avec Mlle Dumesnillet, la fille de..."

—De l'ancien sous-préfet de Loubans, nous savons cela.

—...qui aime un ami d'enfance...

—Qui ça?

—Pas le sous-préfet, bien entendu, mais ladite demoiselle.

—Bien, continuez, cher monsieur Balmaï.

—N'ayant pu réussir là, puisqu'on ne pouvait épouser mon ami Georges...

—Il faut avouer que ce pauvre enfant n'a pas de chance avec les jeunes filles qu'on lui destine, fit observer la marquise d'un petit ton sec qui marquait son déplaisir. Et cependant, tourné comme il l'est!...

—Il y en a pourtant une qui ne lui a pas refusé son coeur, suggéra doucement Henri.

—Revenons à Mme Labretelle, si vous voulez bien.

—Donc, cette excellente marraine de mon ami Georges, ayant échoué, dis-je, du côté Dumesnillet...

—Fort heureusement.

—S'est tournée ailleurs et s'est mise en tête de marier son filleul...

—Encore?

—Elle y arrivera: cette femme a une volonté!

—Elle n'y arrivera pas.

—Je crains, madame, que...

—Et quelle est l'heureuse élue, aujourd'hui?

—Une jeune fille accomplie, madame.

—Naturellement. Quand on s'obstine à marier quelqu'un, c'est toujours avec une perfection.

Ainsi, Mme Labretelle veut d'un nouvel hymen pour mon cher Georges?... reprit la châtelaine des Orfraies tout à fait hors d'elle-même. C'est par trop fort... Ce serait, en vérité, à lui jouer un bon tour.

—Eh! hue donc! nous y arrivons! pensa Henri qui n'attendait que cela. Je devine... j'ai même deviné depuis longtemps ce qu'elle va proposer afin de damer le pion à la marraine. Qui est-ce qui va y gagner, dans toute cette histoire? C'est Georges et Simonette!

A ce moment, le marquis entra en boitillant. Sa goutte le travaillait un peu et il était de mauvaise humeur. Cependant, il ne manqua pas à ses habitudes de courtoisie, vint baiser la main de sa femme, serrer celle de Balmaï, et s'écria d'un ton qu'il essayait de rendre affable:

—De quoi causiez-vous tous les deux?

—Nous parlions de... du mariage de Georges, répondit innocemment le jeune homme.

—Ah! duquel d'abord? car je commence à me perdre, moi, dans tous ces projets.

Et, l'air accablé, le marquis se laissa tomber dans un fauteuil avec une grimace de douleur.

—Ah! mon ami, c'est qu'il y a du nouveau: figurez-vous que cette Mme Labretelle veut marier notre neveu.

—Mais c'est de l'histoire ancienne, cela, Yolande.

—Point du tout, Tanneguy; la petite Dumesnillet a eu le bon sens de se retirer la première.

—Elle a compris que Georges n'était point fait pour elle, n'est-ce pas?

—Et puis, elle lui préférait un ami d'enfance.

—C'est une petite pimbèche que nous ne regrettons point, n'est-ce pas, douce amie?

La marquise agita ses boucles blanches en signe d'approbation car elle restait fidèle à l'antique coiffure qui seyait à nos aïeules: les grappes de cheveux encadrant le visage.

—Que nous n'aurions même jamais acceptée pour nièce, continua le marquis dont la bile s'échauffait et dont le front rougissait ainsi que les oreilles, prélude habituel chez lui d'une colère.

—Tanneguy, demeurez calme, reprit Mme de Ténédar; vous n'avez pas tout entendu encore.

Imaginez-vous que, ne pouvant donner pour compagne à son filleul la petite Dumesnillet, cette femme sans entrailles songe à la remplacer par une autre.

—Une autre jeune fille?

—De son choix.

—Mais c'est un despote!

—N'est-ce pas?

—Oli, mais cette fois, le sujet réunit toutes les qualités du coeur, de l'esprit et...

—Vertubleu! Je m'en moque! Qu'elle aille au diable avec ses perfections, cette mijaurée! s'écria le marquis tout à fait furieux, qui tenta de se promener de long en large dans le boudoir, mais ne réussit qu'à réveiller les douleurs lancinantes de son orteil.

Cet insuccès eut le don de porter au comble son exaspération.

—Yolande, clama-t-il, savez-vous ce qu'il faut faire pour empêcher cette... madame Labretelle de marier Georges à son gré?

—Non, mon ami, mais j'ai pensé...

—Faisons épouser à notre neveu mademoiselle Destournelles; du moment qu'il l'aime, ça ne fera pas un pli; quant à la marraine, on se passera de son contentement.

—Et de sa fortune, ajouta la marquise.

—Et nous verrons la tête qu'elle fera, poursuivit Henri.

—Oui, comme vous dites, selon le jargon actuel, on verra sa tête, fit M. de Ténédar en se frottant les mains, tout ragaillardi par sa bonne idée.

—Cependant, mon ami, avez-vous bien réfléchi? Faire notre nièce de cette jeune fille sans origine et sans dot!...

—Hum! fit Balmaï, qu'on semblait oublier maintenant dans l'entretien.

—Pardon, mon cher enfant, ce n'est point pour vous offenser, mais je voudrais que M. de Ténédar n'agît pas à la légère.

—Voyons, Yolande, je n'agis pas à la légère puisque nous connaissons, vous et moi, suffisamment Mlle Simone. N'est-elle pas aussi distinguée que Jacqueline de Laquemère que nous destinions à notre neveu?

—Mon Dieu! oui, de tournure et de manière au moins.

—N'est-elle pas plus avenante, plus sociable, plus affectueuse?

—Ça oui; s'il faut l'avouer, cette petite Jacqueline est un peu raide.

—Avons-nous eu à nous plaindre d'elle une seule fois pendant les semaines qu'elle a passées auprès de nous?

—Certes non. Au contraire, nous l'avons regrettée tous les deux. Moi d'abord, depuis qu'elle est partie tout à coup sans dire gare, je me trouve dans l'embarras et l'ennui à chaque minute.

—Vous voyez donc que c'est la nièce, j'allais presque dire la belle-fille qu'il nous faut.

Et s'adressant à Henri, le marquis de Ténédar ajouta.

—Où est-elle, cette chère enfant?

—Où elle est? Simone? répéta le jeune homme en se troublant visiblement.

—Oui, Mlle Destournelles, votre cousine.

—Eh! mon Dieu! monsieur, en quittant les Orfraies il y a quelques jours, je l'ai conduite tout droit à sa mère, à Vichy, répondit Balmaï qui ne mentait pas, mais qui ne disait pas la vérité tout entière. La pauvre petite! elle était en larmes en s'éloignant d'ici.

—Eh! certainement, elle a de l'affection pour notre Georges, murmura la marquise.

—Et pour vous, madame! dit Henri avec élan.

—Ah! pour nous aussi! firent les deux vieillards en rapprochant leur siège, l'air ravi.

—Comment donc! vous l'avez tant gâtée, vous lui avez témoigné des égards, de la sympathie! Simone n'est pas une ingrate, croyez-moi, et elle remplissait avec joie son devoir dans cette maison, même avant l'arrivée de Georges, même avant de savoir qui vous étiez.

—C'est vrai, Yolande! fit M. de Ténédar, qui eût volontiers embrassé Balmaï.

—Nous serons heureux avec elle, répliqua la marquise non moins émue.

—Ah! vous aurez en Simonette, j'ose le dire, continua le jeune homme qui, une fois lancé, ne s'arrêtait plus, non pas une nièce, mais votre propre enfant. Quelle reconnaissance elle va vous vouer, la chère mignonne! car elle ne compte guère gagner votre coeur et, plutôt que d'aller contre vos désirs ou votre volonté, elle renoncerait à jamais à celui qu'elle aime.

—Eh bien! s'écria le marquis, l'homme des résolutions promptes, courez donc rejoindre votre ami qui rêve à votre cousine dans quelque coin du parc; il ne faut pas retarder sa joie.

—C'est que, dit Henri en se levant avec un sourire, si je lui apportais un petit billet écrit de votre main, monsieur, ou de la vôtre, madame, il serait encore plus certain de son bonheur. Moi, vous savez, je l'ai 'blagué' si souvent!... excusez l'expression.

—Blagué?... ah! oui, trompé, vous voulez dire, trompé en plaisantant. Oh! ce langage d'aujourd'hui!... Enfin, soit! puisque cela vous amuse, nous allons faire les choses en cérémonie. Yolande, ma douce amie, tracez donc ces quelques lignes...

—Mieux vaudrait que ce fût vous, Tanneguy, car, avec mes mauvais yeux!... Je signerai après vous, simplement.

—Comme vous avez besoin de votre nièce, ma chère! Vous le voyez, nous ne pouvons plus nous passer d'elle. Du papier; merci, je m'exécute. Nous écrivons donc:

"Moi, Tanneguy-Méruizac, marquis de Ténédar, j'autorise mon neveu Georges, vicomte d'Alibran, à épouser Mlle Simone Destournelles, qui nous agrée à tous deux."

Suivait la signature de la marquise; sur quoi, Henri Balmaï s'empara du précieux papier avec autant de respect que s'il fût un autographe du Pape ou du shah de Perse, et il s'enfuit en courant, dans la crainte que le châtelain ne se ravisât et ne le lui redemandât.

Il trouva Georges, non pas dans le parc pourtant plein d'enchantements et de mystère à cette heure du crépuscule où les oiseaux chantent l'amour, où les fleurs donnent plus de parfums, où le ciel prend des teintes paradisiaques; il découvrit son ami dans sa propre chambre, en contemplation devant une mauvaise photographie de Mlle Destournelles et la plume aux dents, après avoir tracé sur une feuille blanche ces deux mots:

"Chère madame..."

—Ah! tu écris à ma tante en regardant sa fille? fit négligemment Balmaï; eh bien, pendant que tu y es, tu peux lui annoncer que tu as obtenu le consentement de la chèvre et celui du chou, et qu'elle achète au plus tôt la robe de noce de Simone.

—Pas de mauvaise plaisanterie, murmura douloureusement Georges, tu sais bien que mon grand-oncle et ma grand'tante n'accepteront jamais pour nièce une jeune fille qui n'apportera pas au moins quatorze quartiers de noblesse et un peu d'argent avec.

—Eh! bien, que penses-tu de ceci? s'écria Balmaï en mettant sous le nez du vicomte le petit papier si allègrement noirci par M. de Ténédar.

Georges se reprit à trois fois pour le lire, tant il en croyait peu ses yeux.

—Et pourtant, dit-il, c'est bien l'écriture de mon oncle.

—Je te prie de penser que ce n'est pas un faux, répliqua Henri; ces lignes ont été tracées, il n'y a pas dix minutes, devant ton serviteur. Voyons, Georges, je n'irais pas te jouer un pareil tour; je t'aime trop pour t'apporter autre chose qu'un consentement véridique et formel.

—Comment as-tu fait?

—Ça c'est mon secret.

—Conte-le-moi.

—Eh! bien, en ma qualité de profond observateur de l'humanité, je me suis dit que tes grands parents, furieux de voir ta marraine s'occuper de ton mariage, n'avaient qu'un moyen de la devancer: te faire épouser quelqu'un au plus vite.

Mlle Jacqueline de Laquemère — que Dieu ait en sa sainte garde! — manquant à l'appel, ils se sont jetés sur le sujet le plus à portée de leur main: Simone, qu'ils connaissent et qu'ils apprécient maintenant à sa juste valeur.

—Ainsi, murmura le vicomte avec une ombre de tristesse, ils l'acceptent non par affection pour moi, non parce qu'ils l'apprécient, mais pour accomplir leur petite vengeance contre ma pauvre marraine?

—A la surface, oui, tel est leur sentiment; mais au fond, ils ne veulent pas l'avouer encore, l'un comme l'autre ils goûtent fort Simonette, souffrent de son absence après avoir joui de son charme discret et délicat, de sa gaîté, pendans quelques semaines.

—Puisses-tu dire vrai! soupira Georges.

—Je te jure que cela est. Tu ne connais donc pas encore les vieillards, mon pauvre ami? Ce sont de grands enfants dont il faut excuser les manies et les petits accès d'égoïsme. Va, crois-moi, ils seront heureux avec Simone, et toi donc!

—Et ma marraine?

—Tu recevras d'elle demain matin un poulet dont tu me diras des nouvelles et qui fera le pendant de celui que je viens de t'apporter.

Le vicomte crut voir le paradis s'ouvrir devant ses yeux: ce n'était pourtant encore que sa porte qui livrait passage à Mme de Ténédar, dont le visage souriant, les prunelles luisantes de bonté et de plaisir prouvèrent au jeune homme qu'il n'avait pas rêvé en lisant le billet que nous savons.

—Eh! bien, mon cher enfant, es-tu content? demanda la voix douce et usée au plus reconnaissant des neveux.

Pour toute réponse, Georges se jeta à son cou, et l'excellente femme pensa que lorsqu'elle aurait de plus la jolie Simone pour l'embrasser et l'aimer, elle n'aurait plus rien à désirer sur terre.

Mais, avant de chanter le cantique de Siméon, elle devinait qu'il faudrait entamer des hostilités, soutenir une lutte acharnée avec la marraine de Georges.

—Mon Dieu! pensa-t-elle comme conclusion consolante, quand Mme Labretelle mettrait quelques bâtons dans les roues, la belle affaire! Nous n'en aurons pas moins le dessus, puisque Georges est avec nous et que son bonheur dépend de ce mariage.

a Suivre

= Coin Feminin =

CHRONIQUE

LA DERNIERE ROSE

—"Vous viendrez, ce soir?".

Rose, encore toute étourdie de grand air, de soleil, d'attentions câlines dont il l'avait enveloppée durant l'excursion, Rose avait répondu "oui", sans songer à la petite trahison que ce oui constituait envers l'autre.

Et elle venait...

A vrai dire, en passant devant la façade illuminée du Club House, elle avait eu une hésitation. L'accord mélodieux des violons, le parfum des fleurs surchauffées et des chevelures luxueuses, l'enlacement des couples furent autant d'appels qui mirent en péril la parole donnée... La tentation de l'allée tiède et demi obscure l'emporta, et la silhouette fragile dessina un furtif feston le long des buis capricieux.

La terrasse baignait dans la lumière laiteuse qui tombait du ciel étoilé et montait du fleuve endormi. La poésie du soir, éparse dans les jardins harmonieux, imprégnait toute chose d'un charme attendri qui fit soudain se serrer le coeur de Rose. Des rires atténués fusèrent jusqu'à elle. Elle s'écarta brusquement, ne comprenant plus que, la veille, le sillage de gaieté des promeneurs l'entraînait près d'un autre, à la suite des rires discrets, des mots joyeux.

C'était cela le flirt? Cette promenade lassée, ces mots semi-menteurs qui dessèchent les sentiments et emportent la belle sincérité, ce rire, qui n'est pas l'écho de la Foi radieuse et confiante? Et c'était pour ce jeu décevant, qu'elle avait oublié durant une semaine le grand amour, générateur de courage et d'énergie, qui, là-bas, très loin, s'obstinait à vaincre la destinée?... Oh! pouvoir purifier ses oreilles des compliments ensorceleurs, ne plus garder aux paumes le souvenir des pressions de main troublantes... redevenir Rose, vous savez, "la petite Rose originale et indifférente qui s'est fiancée à cet être bizarre parti au loin pour conquérir la fortune!" Et surtout, oh! surtout, faire fondre ce remords qui, depuis cinq minutes, l'étreint comme si elle allait en mourir...

Le pas incertain, elle gagna l'extrémité de la terrasse.

Elle était tout près de l'eau, dont la limpidité sous le frissonnement de la clarté lunaire lui fit du bien. La coupole du ciel — un ciel canadien très haut, très clair — s'abaissait dans un étroit horizon, détachant de l'univers cette infime portion du monde.

Alors, pouvant se croire loin des vulgarités, elle laissa venir à ses lèvres les phrases de "sa" lettre, vieille déjà d'une semaine:

"Chère, vous m'avez écrit que vous ne sauriez être jalouse des roses de ma prairie, puisqu'aussi bien leur vue fait chanter en mon esprit le nom de ma petite amie... Vous m'avez dit céla, et cependant je les ai sacrifiées toutes! Le soc diamanté de la charrue a retourné les roses si pâles, couleur de chair jeune, celles qu'une goutte vermeille ensanglante; toutes les roses que le vent effeuille à peine écloses. Aussi loin que ma vue porte, mon domaine s'étend couleur de terre brune ... Pour vous mériter, ma Rose unique et jolie, mon âme de poète s'est faite de roc en enfouissant de la Beauté...

"Mais, j'ai recueilli pieusement les cinq pétales de la dernière rose. Je vous les envoie. Enfermez-les dans votre médaillon. Gardez-les en talisman... La rose de la Prairie me gardera ma Rose à moi... Cette pensée est si profondément ancrée dans mon esprit, que les folles terreurs de jadis se sont enfuies pour jamais..."

Alors, Rose comprit la répulsion qui lui était venue à l'idée de donner une parcelle même minuscule de son coeur. Précieux talisman qui l'avait défendue! La confiance tranquille de l'ami, enclose dans le médaillon d'or, balaya le souvenir troublant, et ce fut bien "la petite Rose originale et indifférente" qui mit un baiser sur les pétales, parfumées encore, de la dernière églantine de la Prairie...

MAGALI.

PETIT COURRIER

Grande Clairière. — La demande doit être adressée au ministère des Postes. Bien entendu, quelques influences ne pourront que vous être utiles. On vous mentionnera conditions, salaire, etc.

Je vous souhaine bonne chance et vous remercie pour la sympathie.

Isolée — Nous devons, déjà, compter plusieurs "isolées," au P. C. Si l'une d'elles proteste, vous changerez et tout sera dit.

Petite amie, tout ce que vous me confiez de votre situation, m'afflige vraiment, et c'est quand je rencontre de telles détresses que je songe que l'exil est une peine cruelle... Ma sympathie vous est acquise entière et sincère; si elle pouvait vous être un réconfort, je vous demanderais de me permettre de vous l'exprimer souvent...

Victoria — Je vous suis dans chacune de vos pénibles démarches. J'admire votre courage que rien n'abat, et qui vous soutient dans cette lutte d'où sortira l'avenir assuré de vos chers petits. Demandez-moi bien vite le petit service et, si je puis vous le rendre, croyez que ce sera de tout coeur. Bonnes amitiés.

Mélinette — J'avais envoyé le manuscrit à l'impression, on vient de me le retourner en me priant de le relire... C'est vrai, petite amie, que ce serait vous rendre un mauvais service que de ne pas vous encourager à travailler davantage.

Vous pouvez faire mieux. Voulez-vous me donner une adresse postale? Après quelques retouches, que je vous indiquerai, nous essayerons, cette fois, de vous donner le grand plaisir rêvé.

Je compte sur votre bon esprit pour prendre ces remarques en toute amitié.

Bords du St-Laurent. —Le qualificatif ne me taquine pas, venant de vous. En amitié, d'ailleurs, c'est un titre.

Vous savoir échappée à ces inquiétudes, m'est un soulagement. Veillez bien sur la précieuse santé et donnez-moi des nouvelles bientôt.

Amie lointaine. — Mais chère exigeante, si je répondais par cette voie, en lettre de quatre pages, nous serions débordés! Croyez-vous que ce soit pour mon plaisir que je condense en un style nègre les sentiments reconnaissants qu'éveillent en moi les chères lettres si confiantes? Vous mériteriez d'être grondée durant les quatre fameuses pages réclamées!

Chapeau blanc — Qui vous rend si joyeuse, aujourd'hui? C'est mal de ne pas partager ses joies!

Chercheur — Le "Dictionnaire historique des Canadiens et des Métis français de l'Ouest" a pour auteur le R. P. Morice. C'est un ouvrage très documenté, qui vous sera utile dans vos recherches. Vous pouvez vous adresser à l'Archevêché de Saint-Boniface.

Miami—Toutes les petites tristesses ne sont rien, quand l'amitié est là, toute proche.

Colette. — Meilleures tendresses à la petite amie, si seule.

MAGALI.

UN DISCOURS DE M. HANOTAUX

Suite de la premiere page

Si l'initiative française sait intervenir, si elle sait agir, si elle sait choisir, elle fera oeuvre utile et elle en sera payée largement; en plus elle aura développé le tribut de gratitude et de fidélité que ne lui marchande pas une contrée où ses enfants, nombreux et laborieux, ont gardé son nom, sa langue, ses traditions de vigueur, d'entrain, de solidité et d'honnêteté.

plètement cet immense territoire où la neige et les moissons alternent dans un rythme régulier, que manque-t-il? Il manque au Canada des bras, des têtes, de l'argent. Les bras viendront de partout; les têtes, c'est-à-dire les capacités et les aptitudes, arrivent des Etats-Unis et de l'Europe, et pourquoi la France n'entrerait-elle pas en lice quand il s'agit de cette précieuse émigration? Pourquoi enfin le bas de laine qui s'ouvre si volontiers pour tant d'autres entreprises plus hasardeuses ne s'habituerait-il pas à chercher au Canada un emploi de ses ressources?

Ici je me tourne vers nos hôtes et je leur dis en toute franchise: "Cela dépend de vous, messieurs. Donnez-nous le maximum de sécurité, nous vous apporterons le maximum de concours."

Entre honnêtes gens, entre gens laborieux et loyaux, ces ententes se font d'elles-mêmes. Cela va sans dire, selon un mot célèbre, mais cela va beaucoup mieux encore en le disant.

Et c'est pourquoi, messieurs, nous vous remercions d'être venus ici poser franchement devant le gouvernement français, devant l'opinion publique française, ces passionnantes questions. Dans toutes les branches de l'activité économique et politique, vous nous apportez non seulement une disposition sympathique—entièrement partagée ici, comme vous le savez — mais des réalités, des prévisions, des programmes. Président du conseil, ministre de la justice, de la marine, du commerce, des postes, vous avez voulu rencontrer vos collègues français des mêmes départements. Tout nous dit que ces entretiens seront féconds.

Le Canada, adhérant avec décision aux grandes pensées qui guident les deux gouvernements amis, apporte à ces mères-patries européennes un concours d'autant plus précieux qu'il se mesure à la puissance actuelle et prochaine du Dominion.

Comment ne compterait-il pas, en échange, sur le dévouement et le concours des deux garnds peuples qui s'unissent pour lui souhaiter un développement digne de sa double parenté?

Messieurs, de tels sujets sont réservés à l'autorité et à la sagesse des gouvernements. La présence ici de M. le président du conseil, M. Raymond Poincaré, suffit: qu'il parle ou qu'il se taise, son langage et son silence seront d'or également.

Au moment où il part pour un voyage où la confiance de la France, les regards du monde entier le suivent, il est bon, messieurs, qu'il ait rencontré ces amis d'outre-océan venus pour resserrer avec la France tant de liens anciens et récents. Ainsi, autour de sa personne respectée, toutes les destinées prospères qui s'ouvrent dans la paix pour la grandeur de la France et des puissances amies et alliées, se sont pour ainsi dire réunies et vont lui faire cortège.

Messieurs, je lève mon verre à l'union des gouvernements et des peuples anglais, canadien, français: je bois à l'entente cordiale; je bois à M. le président du conseil canadien, l'honorable M. Borden, à ses collègues du ministère canadien, à M. le président du conseil français, aux dames canadiennes et françaises, qui ont fait au comité le grand honneur d'orner de leur grâce cette cordiale réunion.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

UNE NOUVELLE ETOILE

Le gros événement du monde scientifique reste encore celui de l'apparition de la fameuse étoile nouvelle qu'un astronome norvégien a découverte au mois de mars dernier, dans la constellation des Gémeaux.

L'étoile de M. Enebo avait l'éclat d'une des étoiles moyennes de la Petite Ourse, au moment de son apparition, alors que, quarante-huit heures auparavant, elle était accessible seulement aux grands instruments et décelée par les plaques photographiques comme étant cent-vingt fois moins brillante.

Dès le 14 mars, elle commençait à décliner rapidement, pas assez cependant pour empêcher les astronomes d'étudier son spectre avec toutes les méthodes modernes.

L'événement fit gros bruit dans le monde savant et, à l'heure actuelle, les problèmes posés par ces mystérieuses apparitions paraissent encore très loin d'être résolus.

Ce n'est pas, en effet, le premier exemple que l'histoire ait enregistré d'astres littéralement nouveaux, en ce sens qu'ils ont paru surgir instantanément des profondeurs de l'espace insondable.

Dès l'année 134 avant notre ère, on voit paraître une étoile inconnue dans la constellation du Scorpion, et c'est à l'étrange visiteuse que nous devrions, dit-on, le premier catalogue d'étoiles.

A cette époque si reculée, les hommes pensaient comme aujourd'hui, davantage peut-être, car la vie moderne, c'est-à-dire celle que nous vivons dans notre siècle, cette agitation factice qui nous précipite dans un tourbillon d'affaires, de visites, de voyages, de relations souvent futiles, toutes ces distractions n'existaient pas avec l'intensité que nous leur connaissons, et le penseur se trouvait nécessairement en contact plus intime avec la nature.

La contemplation du ciel s'imposait à tous les regards, mais, à l'heure actuelle, des milliers d'hommes, ceux qui ne quittent point les villes, les cafés et les boulevards, meurent sans avoir jeté un coup d'oeil sur la voûte céleste criblée d'étoiles.

De cet ensemble merveilleux de points suspendus au-dessus de la Terre les anciens avaient conclu à l'existence d'un Créateur tout-puissant; que diraient-ils s'ils revenaient à l'heure actuelle et si, l'oeil au foyer de nos télescopes monstres, il leur était donné de mieux comprendre l'immensité des cieux, la mécanique formidable qu'est l'univers, la complexité, dans la simplicité, de ces lois qui régissent les mondes, la faiblesse de l'intelligence humaine en présence de la Pensée infinie, organisatrice de ces merveilles, qui a tout créé avec nombre, poids et mesure!

Quoi qu'il en soit, les peuples anciens connaissaient parfaitement les constellations, et tous les "signes" du ciel leur étaient plus familiers qu'aux terriens d'aujourd'hui.

L'apparition de l'année 134 fut donc l'objet de discussions diverses, et, pour s'assurer désormais de la nouveauté du fait encore renouvelable, Hipparque résolut de fixer sur un globe gigantesque la position de toutes les étoiles visibles à l'oeil nu, et, faut-il l'avouer, un astronome actuel, sans le secours d'une lunette, ne ferait pas mieux.

Plus tard, d'autres étoiles surgissent; dans la constellation d'Ophiucus en 123, dans celle du Centaure en 173, une dans le Sagittaire en 386, etc., etc.

Désormais, l'histoire les enregistre, la rencontre de deux étoiles, ranimant les nouvelles.

L'une des plus célèbres fut celle de 1572 observée par Tycho Brahé. A son plus grand éclat, elle brilla comme la belle Vénus et resta quelque temps visible en plein jour.

Depuis, on les compta par dizaines, mais vraiment l'histoire des "novae" ne devait intéresser qu'à partir de 1866, époque où les rayons lumineux émanés de l'étoile écrivirent les phases de son développement sur le ruban spectral étalé par le prisme.

En 1892, nouveaux progrès: la photographie enregistre désormais d'une façon impartiale les étapes successives de la vie des "novae."

L'étoile de 1866 eut ceci de particulier qu'elle se montra, fait inouï dans les annales de l'astronomie, en dehors de la Voie Lactée. Mais cette liaison de la zône galactique avec les étoiles temporaires ne fournissait guère les explications désirées.

Les apparitions de 1860, de 1865 et de 1895 se chargèrent, pour un temps, de les donner ou plutôt de les suggérer aux astronomes. Les trois étoiles apparurent plongées à l'intérier de nébuleuses: on en conclut aussitôt que les "novae" sont dues à la pénétration d'un corps noir dans une masse nébulaire.

On assimilait ainsi les étoiles temporaires aux bolides ou aux étoiles filantes s'enflammant à travers notre atmosphère; c'était une pure hypothèse, évidemment.

Toutefois, la théorie d'abord proposée par Monck, en 1883, et reprise par Seeliger, en 1892, a fait son chemin dans le monde savant; elle explique un bon nombre de faits, sans les englober tous cependant.

Ne sérions-nous pas plutôt en présence de deux essaims de météores se compénétrant mutuellement. C'est l'hypothèse soutenue par sir M. Lockyer: "Elle nous apprend comment naissent les mondes; c'est une théorie de la genèse des soleils utilisant les nuages informes de matières météorites qui peuplent d'immenses cantons de l'espace céleste et qui flottent au hasard, jusqu'au jour où la Providence leur permet de s'unir et de se rencontrer pour former des mondes nouveaux."

Que l'on suppose, en effet, deux tourbillons renfermant en germes toutes les substances que nous connaissons et d'autres encore, et se précipitant l'un vers l'autre avec une vitesse formidable. Tous ses éléments se pénètrent avec tant de furie, qu'ils sont tous volatilisés, quelques-uns même avant que la collision, qui est naturellement progressive, les atteigne.

Le résultat de l'épouvantable choc est donc de produire une masse incandescente, dont la chaleur diminue ensuite très rapidement.

D'autres ont vu dans les "novae" des planètes qui croisaient leurs feux dans un embrasement commun: soleil noir éteint depuis des siècles, rencontrant une étoile agonisante; soleils rouges se choquant sur la route immense qu'ils parcourent l'un et l'autre depuis que le Créateur les a lancés dans l'espace; soleils jeunes et radieux, trop faibles néanmoins pour être aperçus de la terre, et s'unissant dans une collision fantastique pour donner naissance à un être nouveau, astre énorme, dont l'éclat frappe un instant nos yeux éblouis par une éphémère splendeur.

En examinant de plus près l'hypothèse, on la trouve cependant fort improbable. Les étoiles sont si éloignées les unes des autres, qu'elles n'ont aucune chance de se choquer bien souvent.

Peut-être serions-nous plutôt en présence d'un phénomène qui serait à tout prendre un stade obligé de la vie d'une étoile.

Tous les soleils, le nôtre en particulier, renferment des quantités considérables de gaz sous pression, mais si la température diminue, la quantité de gaz dissout ne reste plus la même; ceux-ci tendent donc à s'échapper sous forme d'explosions violentes se manifestant à la surface.

Ces péripéties sont renouvelables, et j'imagine qu'il faudrait peut-être rechercher là l'explication de ces périodes de vie intense que les géologues aux abois constatent sur notre planète aux différentes phases de son histoire.

L'accroissement de chaleur sur le globe a dû être suivi d'une évaporation plus grande, d'une humidité plus abondante et d'un régime climatérique amenant forcément un état glaciaire que nous constatons maintes fois au cours des âges géologiques.

Nous en revenons aux cataclysmes subits de l'ancienne école, aux déluges, dont celui de la Genèse ne fut que la dernière manifestation des ces paroxysmes épouvantables. Et c'est ainsi que la vraie science nous fait entrevoir des possibilités d'événements que les savants d'il y a vingt ans, condamnaient au nom de dogmes intangibles.

La visite de Sir Wilfrid dans l'Ouest

Une information, que nous avons tout lieu de croire émanée de source sûre, annonce pour l'automne prochain, une longue visite de Sir Wilfrid Laurier dans l'Ouest.

L'ex-premier ministre, chef, aujourd'hui, de l'Opposition libérale, a toujours été chaleureusement accueilli dans l'Ouest; il peut être assuré d'un accueil plus cordial encore à sa prochaine visite.

C'est avec la plus vive inquiétude que les citoyens des provinces des prairies avaient appris, peu après la défaite libérale, les soi-disant projets de retraite de Sir Wilfrid Laurier. Lorsqu'on vit ce dernier assumer avec une ardeur juvénile la tâche écrasante de chef de l'opposition libérale, la joie fut unanime dans l'Ouest. Le sentiment libéral, si profondément ancré chez les cultivateurs des prairies, trouvait un réconfort puissant après l'issue défavorable de la bataille dans cette attitude énergique du vieux lutteur demeurant malgré tout sur la brèche.

Les fermiers d'Alberta et de Saskatchewan n'ignorent pas que si le premier-ministre libéral a subi une défaite le 21 septembre dernier, c'est en combattant pour eux, pour assurer leur prospérité future par l'établissement de la Réciprocité avec les Etats-Unis.

Les fermiers de l'Ouest sont reconnaissants à Sir Wilfrid Laurier de l'oeuvre de développement accomplie depuis quinze ans dans cette partie du pays par l'administration libérale. L'électorat de Saskatchewan a prouvé cette reconnaissance le 11 juillet dernier en demeurant solidement attaché aux principes libéraux; cet exemple de fidélité sera suivi par les fermiers d'Alberta aux élections provinciales de l'an prochain.

Tous saisiront avec joie, dans quelques semaines, l'occasion de saluer en Sir Wilfrid le champion de leur lutte, vaincu aujourd'hui, vainqueur demain!

Les bureaux de colonisation catholiques

Il semble que depuis quelques semaines l'on comprend enfin, dans l'Ouest, la nécessité d'organiser la colonisation canadienne-française et catholique.

Nous n'en voulons pour preuve que la fondation récente de cinq bureaux de colonisation catholiques dans l'Ouest. Le dernier en date est celui de Vancouver dont la création est annoncée par une circulaire de S. G. Mgr McNeil. Ce bureau situé au No 532, rue Granville, est sous la direction de M. l'abbé Arthur Mostyn. Le but de ce nouveau bureau de colonisation est de fournir aux immigrants catholiques des renseignements désintéressés sur les centres de colonisation catholiques de Colombie Britannique.

La création de bureaux de colonisation à l'usage des nôtres vient un peu tard peut-être, l'essentiel est que l'on se soit enfin rendu compte de son urgence.

Jusqu'à ce jour on s'était occupé surtout de décider nos compatriotes de l'est à venir s'établir dans l'Ouest; chacun des contingents périodiques amenés par nos agents d'immigration, ecclésiastiques ou laïques, était accompagné à destination et l'on s'efforçait de placer le mieux possible les colons; mais l'on négligeait forcément un nombre considérable d'immigrants de notre nationalité venus individuellement et qui étaient exposés aux entreprises de vendeurs de terrains pour qui les questions de groupement par nationalités sont lettre morte. Combien ainsi avons-nous perdu d'unités qui, sans valeur dans l'isolement, nous eussent été précieuses pour consolider notre position dans les centres que l'on nous reconnaît ouvertement?

Les bureaux de renseignements catholiques et de langue française situés sur le théâtre de l'action, c'est-à-dire au centre des régions de colonisation, sont le complément obligatoire des bureaux chargés de provoquer l'immigration tels qu'il en existe à Montréal et dans les Etats de la Nouvelle-Angleterre; ils ont, bien que venus tardivement, une oeuvre précieuse à accomplir.

C'est à cause de cela qu'il serait désirable que chacun, dans l'Ouest, s'emploie dans la mesure de ses moyens à en assurer le maintien et le bon fonctionnement.

LA PRODUCTION DU BLE AU CANADA

Les fermiers de l'Ouest réclament, à cor et à cri, des ouvriers pour leur aider à faire leur récolte de blé, cette année.

C'est une armée de pas moins de 50,000 hommes qu'il leur faut pour couper et battre les beaux épis d'or qui ondulent sous la brise dans les trois provinces de l'Ouest.

La récolte de cette année dans l'Ouest, promet de dépasser encore celle des années passées.

Quelques chiffres sur la production et l'exportation du blé dans notre pays, ne peuvent que nous intéresser, car les résultats sont propres à flatter notre orgueil national.

Ce n'est que depuis quelques années que la production du blé a pris une extension considérable au Canada.

Il y a quarante ans, seules, les provinces de l'Est étaient connues. Les territoires dont ont été formées les provinces du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta étaient désignées comme de vastes plaines lointaines où régnaient en maîtres le buffle et autres animaux sauvages.

Mais le progrès a marché, ces territoires ont été ouverts à la civilisation, au défrichement et aujourd'hui les trois grandes provinces agricoles de l'Ouest produisent plus de 160 millions de boisseaux de blé sans compter les autres céréales.

Certes les progrès des dernières années ont été grands, mais il est permis de prédire qu'ils ne font que commencer, que la culture du blé, aujourd'hui, n'est qu'une fraction minime de ce qu'elle est appelée à être.

Nous donnons, ci-après, le tableau de la production du blé des principaux pays pour l'année 1910.

Le rang qui y occupe le Canada, ne peut que nous flatter et nous encourager à aller de l'avant.

Pays	Boisseaux
Russie	776,619,000
Etats-Unis	695,443,000
Indes Anglaises	357,109,000
France	263,922,000
Autriche-Hongrie	259,272,000
Italie	153,901,000
Canada	145,991,418
Allemagne	142,509,000
Espagne	137,449,000
Argentine	131,012,000

Comme on le voit, le Canada occupe le septième rang dans cette liste. Comme la plupart des grands pays d'Europe, à l'exception de la Russie, restent stationnaires dans la production du blé, et que seuls le Canada et l'Argentine marchent à grands pas dans cette branche de l'Agriculture, il est permis d'espérer qu'avant longtemps notre pays occupera le deuxième rang au chapitre du rendement du blé.

La tableau suivant indique la production du blé par province. Québec ne vient qu'en cinquième lieu.

Provinces	Boisseaux
Saskatchewan	72,666,309
Manitoba	39,016,300
Ontario	22,327,005
Alberta	7,898,250
Québec	1,827,000
Nouvelle-Ecosse	534,255
Ile du P. E.	550,000
Nouv.-Brunwick	265,848
Col. Angl	
Total	145,991,418

Six grands pays exportent du blé, et de ce nombre, le Canada se range sixième. Les autres sont les Etats-Unis, l'Argentine, l'Australie, la Russie et les Indes Orientales. De ces contrées, les Etats-Unis, la Russie et les Indes ne pourront, dans un avenir assez rapproché, exporter du blé; la consommation locale requerra toute leur production. En Australie, cette dernière est incertaine et variable, à cause des variations climatériques.

Mais l'avenir sous ce rapport est souriant pour l'Argentine et le Canada, le Canada surtout.

Maintenant quels sont les pays qui importent l'excédent de notre blé? Le tableau suivant va satisfaire notre très légitime curiosité:

Pays	Boisseaux
Grande-Bretagne	46,589,228
Etats-Unis	1,856,181
Belgique	547,316
Hollande	270,157
France	223,309
Colonies anglaises	105,506
Mexique	77,628
Total	49,741,350

Comme on le constatera, c'est la Grande-Bretagne qui est le marché le plus considérable où s'expédie notre blé.

Après elle, les clients les plus importants sont les Etats-Unis, la Belgique, la Hollande et la France.

Quelles seront la production et l'exportation de blé, dans notre pays, pour l'année 1912?

Les chiffres seront connus plus tard; pour aujourd'hui, les apparences promettent les plus beaux résultats.

Tant mieux.

UN MIRACLE A STE-ANNE

La grande thaumaturge guérit un jeune paralytique dans son sanctuaire de Beaupré.—Plus de 3,000 pèlerins venus de Hull sont témoins du prodige.

Québec, —Une guérison miraculeuse a été opérée hier matin, au sanctuaire de Ste-Anne de Beaupré. Un jeune garçon de 7 ans, Paul Avard, de Commungs Bridge, qui avait les jambes paralysées et ne pouvait marcher qu'à l'aide de béquilles, a été guéri.

Il est retourné dans son foyer ayant l'usage de ses deux jambes après avoir laissé ses béquilles au sanctuaire. Le jeune miraculé était venu à Sainte-Anne avec le pèlerinage de Hull qui comprenait plus de 3,000 pèlerins dont la plupart ont été témoins du miracle.

Le Congrès de la langue anglaise

Les Anglo-Canadiens tiendront-ils bientôt un congrès de la langue anglaise? Voici plusieurs fois déjà que l'idée est jetée dans le public. Au lendemain du congrès de Québec, un pasteur protestant, M. Sullivan, croyons-nous, là prit à son compte. Pendant ce congrès même, M. Beckles Willson confia au "Chronicle" qu'il serait enchanté de voir ses compatriotes suivre l'exemple des Canadiens-français. L' "Orange Sentinel" reprend maintenant le projet et demande à ses fidèles d'en assurer le succès.

Mais tous les partisans du congrès n'obéissent point à la même pensée: les uns, comme M. Beckles Willson, ne recherchent que le perfectionnement de leur langue et s'inspirent à la même source que les promoteurs du congrès de Québec; les autres, telle l' "Orange Sentinel," entendent faire de la réunion projetée une arme contre l'enseignement bilingue—en d'autres termes un instrument de guerre contre le français.

Et c'est un fait qui marque bien la différence de mentalité entre ces gens et nous.

Il n'est pas un Canadien-français, ni à Québec, ni ailleurs, par la tête de qui soit jamais passé ce rêve insensé d'empêcher ses compatriotes Anglo-Canadiens d'enseigner leur langue à leurs enfants, où et comme ils l'entendent. Nous avons de nombreux défauts, mais nous laissons à d'autres cet esprit de basse tyrannie.

* * *

Si le congrès projeté doit avoir pour objet de purifier la langue des Anglo-Canadiens, de la débarrasser de l'argot américain, de la rapprocher du langage classique et d'en rendre le culte plus fervent, nous le saluerons avec plaisir.

Nous nous réjouissons de tout ce qui peut relever le niveau intellectuel d'un groupe quelconque de la nation canadienne, de tout ce qui peut le soustraire aux influences délétères. Du reste, nous avons tous le même intérêt à ce que les deux langues officielles du pays soient parlées d'une façon très pure.

Plus les Anglo-Canadiens seront fiers de leur langue, mieux ils seront disposés à comprendre les sentiments que nous inspire la vieille langue française.

L'abbé Perrier citait l'autre jour, à ce sujet, un témoignage bien intéressant: celui du Docteur Jameson, l'ancien associé de Cecil Rhodes.

Jameson, dans un discours prononcé en Afrique-Sud, remerciait publiquement M. Steyn, l'ancien président de l'Etat libre d'Orange, de lui avoir fait comprendre que les Boers tiennent à leur langue parce qu'il y voient l'expression même de leur âme et la gardienne de leurs traditions. C'est un sentiment que je comprends, disait Jameson, et c'est pourquoi je suis devenu partisan de la dualité des langues.

Le congrès de la langue anglaise inspirera peut-être à certains Anglo-Canadiens des réflexions analogues.—"Le Devoir."



COUR SUPREME D'ALBERTA 1912--1913

Des sessions de la Cour Suprême en banc et pour le procès des causes civiles et criminelles et pour l'audition de résolutions et autres affaires civiles seront tenues aux places suivantes à l'heure fixée pour le terme 1912-1913. Quand le jour fixé pour la cour sera fête légale, la cour siègera le jour suivant:

Sessions de la Cour Suprême en banc

Edmonton: Troisième mardi de septembre et de mars.

Calgary: Premier mardi de décembre et de juin.

Pour procès des causes civiles sans jurés:

Edmonton et Calgary: Le premier mardi d'octobre, novembre, Janvier, février, mars, avril et mai et le troisième mardi de juin.

Pour le procès des causes civiles et criminelles avec jurés:

Edmonton et Calgary: Le troisième mardi d'octobre, février et mai.

Pour le procès de toutes les causes criminelles:

Wetaskiwin: Deuxième mardi d'octobre et de mars.

Red Deer: Quatrième mardi d'octobre et de février.

Medicine Hat: Deuxième mardi de novembre et troisième mardi d'avril.

MacLeod: Deuxième mardi d'octobre, février et mai.

Lethbridge: Cinquième mardi d'octobre et quatrième mardi d'avril.

Pour le procès des causes civiles:

Wetaskiwin: Premier mardi de novembre et cinquième mardi d'avril.

Red Deer: Troisième mardi de novembre et quatrième mardi d'avril.

Medicine Hat: Quatrième mardi d'octobre et deuxième mardi de mars.

MacLeod: Deuxième mardi de novembre et troisième mardi d'avril.

Lethbridge: Troisième mardi de novembre et deuxième mardi de mai.

Daté à Edmonton, ce 9ème jour d'août 1912.

L. F. CLARRY,
Député-procureur-général.

LA POLITIQUE ETRANGERE

L'ANGLETERRE ET L'EQUILIBRE MARITIME

La discussion des crédits navals qui se poursuit depuis le commencement de la semaine à la Chambre des Communes intéresse toute l'Europe. Les premières séances ont été consacrées à des exposés techniques et le premier lord de l'Amirauté a prononcé deux grands discours où il a traité dans le plus grand détail les questions relatives à la répartition des forces navales britanniques dans le monde, aux constructions nouvelles, aux dangers éventuels et aux moyens d'y faire face. La situation, telle qu'il l'a peinte tout d'abord, a paru si sombre que lord Selborne a cru pouvoir dire qu'il ne pensait pas que jamais déclaration aussi grave eût été faite devant le Parlement. Il semblait en effet, que la supériorité des escadres britanniques en grands cuirassés sur les flottes allemandes était ou allait très prochainement être réduite à très peu de chose. Dans son second discours, M. Winston Churchill s'est appliqué à dissiper ce pessimisme en mettant en ligne devant les Communes l'ensemble des forces navales nationales et en particulier les réserves très supérieures à celles de tout autre pays. Naturellement, la discussion a entraîné à tout instant les orateurs à établir des comparaisons avec les forces des autres puissances, avec l'Allemagne notamment, et personne n'a caché que les nouvelles mesures qu'il s'agissait de prendre étaient provoquées par la politique navale allemande. La presse allemande s'est émue de ces allusions et a prétendu voir dans les discours prononcés cette semaine une nouvelle preuve de l'animosité britannique. Elle s'est montrée spécialement dure pour lord Haldane que, de colombe de la paix, elle a transformé en vautour. Puis le premier ministre et le ministre des affaires étrangères ont pris la parole aux Communes pour remettre les choses au point.

Une considération que la presse allemande s'obstine à ignorer domine toute la politique britannique. Tous les hommes politiques du Royaume-Uni, à quelque parti qu'ils appartiennent, estiment que les flottes nationales doivent être en état d'assurer en tout temps les libres communications de la métropole avec ses colonies et le reste du monde. Ces flottes doivent donc posséder une supériorité incontestée sur celles de tout autre pays. Autrement, d'une part, le ravitaillement de la métropole serait compromis et l'on courrait le risque de mourir littéralement de faim dans les Iles Britanniques; d'autre part, la métropole, que défend une armée de terre très inférieure à celles des puissances continentales, risquerait d'être envahie et réduite à merci. Pendant longtemps, jusqu'à la guerre franco-allemande, la flotte française a été la seule pouvant se mesurer avec celle de la voisine d'Outre-Manche. Depuis 1871, les conditions de l'équilibre maritime ont été bouleversées. De grandes flottes ont été créées par d'autres pays. Préoccupée surtout de la défense de ses portes de l'Est, où se trouvent les clefs de sa maison, la France a consacré le plus gros de ses ressources à son armée de terre. Par contre, depuis la chute de Bismarck, l'empire allemand a vu son avenir sur la mer et s'est mis à construire une flotte évidemment destinée à contrebalancer, sinon surpasser, celle de la vieille Albion. En même temps qu'apparaissait cette menace matérielle, il se produisait dans l'opinion publique allemande un courant violent vers l'expansion mondiale. A travers maints articles des journaux allemands les plus lus, on lisait l'espoir d'être en état d'arracher un jour à l'Angleterre l'empire des mers, avec les avantages qu'il comporte. Fatalement, en dehors de toute question de sentiment, l'Angleterre s'est rapprochée de sa rivale séculaire de moins en moins dangereuse pour elle et a pris des précautions contre les ambitions de sa nouvelle rivale.

C'est là de la légitime défense, non de l'hostilité. Si les Allemands en prennent de l'humeur, ce ne peut être que par dépit de voir leurs ambitions ajournées, non par crainte pour leur propre sécurité. "Nous ne convoitons aucun territoire, a affirmé M. Asquith; nous n'avons ni le désir, ni la tentation d'augmenter encore l'étendue de nos nombreuses responsabilités, qui sont mondiales." C'est l'évidence même: l'Angleterre a maintenant trop de possessions à défendre pour désirer encore les accroître; elle sent très bien que l'effort dépasserait ses forces et comporterait de trop gros risques. C'est de la meilleure foi du monde qu'elle affirme ne nourrir aucun mauvais dessein contre personne. Malheureusement, elle n'est pas comprise à Berlin, où l'on revendique énergiquement le droit de créer des flottes correspondant à la puissance d'un grand empire. A Londres, on ne conteste pas le moins du monde ce droit, apanage de tout Etat indépendant. Seulement on dit: Plus vous construirez de cuirassés, plus nous nous sentirons menacés et plus nous construirons de notre côté; nous sommes résolus, coûte que coûte, à conserver notre avance, seule véritable garantie de notre existence. Quels que soient les ministres et le parti au pouvoir, ce langage-là sera toujours tenu à Londres; aucun conciliabule n'y changera rien. Actuellement même, jamais ministres plus pacifiques n'ont dirigé les affaires anglaises; pour qu'ils parlent comme ils le font, il faut que M. Asquith, M. Winston Churchill, Sir Edward Grey, M. Lloyd Georges reconnaissent la nécessité inéluctable de la politique navale qu'ils soutiennent bon gré mal gré.

Cette politique se rattache indissolublement aux alliances et aux amitiés existantes. Elle comporte forcément certaines relations avec certains pays. Les ententes avec la France et la Russie découlent de la nature même des choses. C'est pour cela qu'elles se maintiennent, contre vents et marées, "à l'épreuve du mauvais comme du bon temps," a déclaré M. Asquith. Conclues en vue de l'équilibre, il ne faut point leur demander de servir des ambitions; mais dès que l'équilibre est en jeu, elles agissent. Elles se sont déjà montrées efficaces et le redeviendront à l'occasion. Elles n'ont rien de provocant, elles ne peuvent inquiéter que les perturbateurs. L'Angleterre ni ses amis n'éprouvent donc, et n'éprouveront point dans la suite le besoin de les changer. Avec plus de force encore que lors de la dernière crise, Sir Edward Grey a répété hier qu'on ne se crée point des amitiés nouvelles qui en vaillent la peine en abandonnant les anciennes. En France et en Russie, les gouvernements et les peuples partagent certainement cet avis. Si le gouvernement et le peuple allemands venaient à s'en convaincre aussi, le repos de l'Europe y gagnerait grandement et la course aux armements, si épuisante pour tout le monde, serait peut-être arrêtée.

Couvent F. C. J.

Edmonton-Est

Les cours d'instruction donnés par les Soeurs F. C. J. comprennent toutes les branches d'une bonne éducation anglaise et française.

Un cours spécial en français est donné aux élèves qui le désirent.

Des leçons supplémentaires en français sont également données le soir aux enfants de langue française qui suivent les cours anglais durant les heures d'école.

Les élèves suivent un cours complet d'économie domestique.

Pous tous renseignements, s'adresser à la Révérende Mère Supérieure, Couvent F. C. J., Edmonton, Alta.

L'ANGLETERRE S'ABSTIENT

Les Américains négligeant de régler la question du droit de passage du canal de Panama, elle ne prendrait pas part à l'exposition Panama-Pacifique.

Londres, 14—On annonce dans les cercles bien renseignés que la Grande-Bretagne n'a pas encore accepté de prendre part à l'exposition Panama-Pacifique, parce que les EtatsUnis ont refusé de régler la question des droits de passage du canal de Panama.

Si les Américains favorisent les expéditeurs américains, on dit que la Grande-Bretagne refusera officiellement d'y prendre part.

Une région de colonisation française en Saskatchewan

Nous reproduisons ci-dessous une fort attachante étude sur une région de colonisation française de Saskatchewan, la Montagne de l'Orignal. Cette étude, publiée sous forme d'une élégante brochurette, a été écrite par M. Ed. Brunet, du Havre, France, directeur de la Compagnie Franco-Canadienne d'importation et d'exportation. M. Brunet a effectué un voyage de plusieurs semaines au Canada il y a deux ans et depuis il s'est toujours employé en France à répandre une connaissance plus complète de notre pays et de ses ressources. Nous croyons que sa récente étude sur l'une des meilleures régions de Saskatchewan, qu'il connait manifestement à fond, sera accueillie avec faveur par tous ceux qui, en France, s'intéressent au Canada.

LA MONTAGNE DE L'ORIGNAL, SASK.

Cette contrée est une des plus pittoresques et une de celles qui offrent le plus de richesses diverses à exploiter de toute la Saskatchewan. Elle promet, surtout, comme réserve de ranches futurs au milieu des immenses exploitations agricoles environnantes. Elle pourrait être facilement accaparée et organisée par un groupement français, actif, sérieusement constitué et étroitement solidarisé, disposant d'un important capital et dirigé par des hommes d'affaires compétents.

La 'Moose-Mountain' ou 'Montagne de l'Orignal' se trouve dans la Saskatchewan du sud-est, à une journée de chemin de fer à l'ouest de Winnipeg, entre la ligne du Canadien Pacifique qui va de Reston à Wolseley et celle qui va de Souris à Régina. Elle comprend une quinzaine de 'Townships, c'est-à-dire environ 138 mille hectares, dont une grande partie constitue la réserve forestière qui porte son nom et une autre plus petite, la réserve indienne du "White Bear" — ours blanc — au nord de Carlyle-Station.

Cependant encore, au nord et dans toute sa longueur de l'est à l'ouest, il y a de grandes étendues libres ou occupées par quelques ranchers et fermiers.

L'aspect de cette "Montagne de l'Orignal" présente une succession de valonnements, de buttes, de collines, qui deviennent de plus en plus accentuées et boisées à l'ouest est boisé ou mi-boisé de bouquets de saules, de peupliers nains, criblé de "sloughs" — petits lacs — et de réserves à foin.

Le centre est plus boisé et même couvert à certains endroits des prolongements de la grande forêt. Les "sloughs" disparaissent alors pour faire place à une quantité de vrais lacs profonds et poissonneux. L'on rencontre parfois, aussi, — ce qui étonne dans cette contrée accidentée, — de grands et beaux plateaux d'une terre riche et fertile, de toute première qualité, noire comme du terreau, et qu'il suffit de labourer à quelques pouces pour l'ensemencer.

A l'ouest, enfin, le boisement disparait et les buttes sont couvertes d'un foin épais, abondant et nutritif. Les fonds gardent l'eau toute l'année, les animaux ne peuvent jamais y souffrir de la soif.

Les contrées couvertes de bouquets d'arbres sont préférées par les bêtes à cornes, les buttes nues par les chevaux, qui souffrent moins de la grande chaleur ou du froid. La "Moose-Mountain" est donc exceptionnellement favorable à l'élevage des vaches, chevaux, porcs et moutons. L'écoulement de ces animaux n'offre aucun aléa, attendu que dans ce pays relativement très peuplé, aussi près de l'immense débouché qu'est la grande ville de Winnipeg, la production n'arrivera jamais à satisfaire la demande. Il est grand temps d'ailleurs que les colons de l'Ouest se guérissent de ce qu'on appelle là-bas la "folie du blé" — "wheat mad" — qui finirait par ruiner le pays si elle continuait à sévir. Les gens de l'Ouest dédaignent trop l'élevage et il est inouï de les voir importer de la viande de boucherie pour leur consommation parce que leurs terres sont toutes emblavées en céréales. Il en est de même pour les oeufs et le beurre.

Dans un récent discours, prononcé à Red Deer, Alta, par M. Harcourt, député-ministre d'Agriculture, cet homme d'Etat a fortement blâmé ses compatriotes pour leur erreur: "Dans les district, a-t-il dit, où les fermiers s'occupent d'élevage, ces derniers font plus aisément honneur à leurs obligations financières, les marchands font de meilleures affaires, en un mot la contrée est beaucoup plus prospère sous tous les rapports." L'élevage du cheval est très rémunérateur: "Les prix demandés sont élevés et ils le demeureront, a-t-il ajouté, pendant les vingt années à venir, étant donné la surface cultivable immense qui nous reste à mettre en culture."

Les débouchés offerts par l'exportation sont, eux aussi considérables, puisque au cours des dix dernières années la production des bêtes à cornes,aux Etats-Unis, a diminué de 20 millions de têtes, tandis que la population augmentait de 10 pour cent.

Le cultivateur français prospérerait dans les régions d'élevage, comme la "Moose-Mountain", car il est plus travailleur que le "grain grower" américain qui, lui, une fois sa récolte faite et son blé vendu, n'espire plus qu'à se croiser les bras, à passer l'hiver loin de sa ferme, "dans le confort d'une ville."

Notre fermière, surtout, normande, bretonne ou picarde, trouverait dans l'Ouest l'emploi payant de ses qualités de travail, d'activité, d'ordre et d'économie. Elle gagnerait avec son bétail, ses poules et ses pourceaux, autant d'argent que son "homme" avec son blé et ses chevaux.

La ferme mixte prudente, progressive et prévoyante, trouverait donc dans toute la région de la "Montagne de l'Orignal" tous les éléments désirables. La terre est partout on ne peut meilleure: elle vaut de $15 à $25 pour les parties propres à la culture et de $10 à $12 pour les parties destinées à l'élevage.

En allant de l'Est à l'Ouest les principaux centres que l'on rencontre sont:

Cannington. — Village anciennement fondé par de jeunes anglais, qui vient de bénéficier d'une nouvelle ligne de chemin de fer, il y a deux ans, et se trouve à 12 milles de Wauchope, important centre français fondé par l'abbé Gaire et dont nous parlerons plus loin.

Wawota. — Petit settlement qui compte un certain nombre de Français. Deux d'entre eux ont tenu pendant quelque temps le magasin de ce village et y ont très bien réussi.

High-View. — A 6 milles de Dumas, station du C. P. R., est une colonie exclusivement franco-canadienne, contrée favorable à l'élevage des bêtes à cornes et des chevaux.

Bouquets de saules et de jeunes trembles. Beaucoup de "sloughs"; en certains endroits, fonds humides, marécageux, surtout l'hiver.

Il y a quelques coins fertiles pour la culture. L'agglomération de fermes mixtes composant High View comprend un groupe relativement récent de jeunes français, plusieurs familles de Canadiens-français et quelques Anglais.

Le groupe français, qui prospère, a été fondé, il y a cinq ans, par M. le Dr Nové-Josserand, venu de Tarare, Rhône, avec une demi-douzaine de compatriotes: M. Range, qui dirige l'exploitation mixte du docteur; MM. Picot et de Witte, qui exploitent le "Forest Hills Ranch" et possèdent cent cinquante chevaux et poulains; MM. de Longevialle frères et Gautier, qui ont une ferme mixte en bonne voie de prospérité; M. Bied-Chartron; MM. Coquelin, Berbert et le ménage Porte, ces derniers engagés ou "ménagers"; M. Pion, qui a vendu sa terre l'année dernière, après une récolte superbe et s'est mis à faire commerce de fourrures.

M. le Dr Nové-Josserand, fondateur de la "Société Immobilière des Fermes Canadiennes" est un peu l'âme de cette colonie. Avec beaucoup de mérite, il s'efforce de maintenir une étroite solidarité entre tous ces jeunes Français d'énergie et d'initiative qui se seraient peut-être découragés, rebutés, s'ils avaient été isolés, perdus dans le grand Ouest, au milieu d'Anglais et d'Américains.

Ces colons se sentent les coudes, se soutiennent mutuellement. Ils se voient souvent et ces relations quotidiennes créent autour d'eux une atmosphère morale de confiance, en même temps que de sociabilité, qui leur fait paraître moins dur l'éloignement de la mère-patrie.

Fletwood. — Contrée plus haute, plus accidentée qu'à High-View. C'est un petit village anglais avec une vue superbe, composé de ranches et de fermes. La station qui le dessert est Kennedy. — C. P. R., — situé à 8 milles au nord.

Hazelwood. — Petit village anglais également. Forêt, grands lacs poissonneux, plateaux fertiles. On y fait de l'élevage et de la culture. A 12 milles de Bendor.— C. P. R.

Dumas. — Colonie franco-canadienne, — la plus au nord de la "Moose-Mountain". Station du Canadien Pacifique qui y passe deux fois par jour. Excellent sol, terrain légèrement ondulé. Quelques lacs permettent d'y faire de l'élevage. Il y a de nombreux taillis qui fournissent le combustible nécessaire aux colons. La poste est tenue par un Français, l'écurie de louage également, et M. Denis, autrefois l'un des associés du "store" de Wawota a acheté, l'année dernière, les deux magasins généraux de Dumas. Il y fait de très fructueuses affaires. Il y a à Dumas une église avec le R. P. Pannetier,—un Français, — comme prêtre résidant. Le district possède trois écoles pour les enfants des colons.

Warmley. — Dernier centre à l'Ouest de la "Moose-Mountain", marque la limite du boisement.

Terrain nettement subdivisé:

1o. Au nord, un plateau superbe en culture, enclavé dans des buttes, lacs et bois, propre à l'élevage. Il a environ 5 milles de long et est d'une très grande fertilité.

2o. A l'ouest s'étendent les derniers contreforts de la montagne sur une dizaine de milles de long, composés de buttes herbeuses, de lacs, de sloughs et d'abondantes réserves à foin. Au sud, même disposition de terrain, même aspect.

Cette partie de la "Montagne de l'Orignal" offre des avantages uniques pour l'établissement de ranches de bêtes à cornes et surtout de chevaux.

Warmley ne compte que dix à douze fermes qu'exploitent des Anglais, trois ou quatre Français et autant d'Allemands. Lors de mon séjour sur le Ranch Saint-Michel, en 1910, il n'y avait à Warmley qu'un seul de nos compatriotes, M. Pierre B..., propriétaire de 2,600 hectares d'un seul tenant sur lesquels il faisait un peu de culture et l'élevage des chevaux. Depuis cette époque le Ranch Saint-Michel a prospéré, sa valeur a augmentée dans des proportions qui montrent quels énormes bénéfices on peut réaliser rien que sur la plus-value de la terre.

En 1908, M. de Trémaudan, — un Français, — notaire à Manor, 11 milles au sud de Cannington, faisait acheter à M. B..., ses 6,000 acres de Warmley, à raison de $4 l'acre. En 1910, un Américain lui en offrit $10 et aujourd'hui le propriétaire en demande sans sourciller $15 de l'acre! Cette terre a donc plus que triplé de valeur en quatre ans. C'est une belle opération surtout si l'on considère que 300 acres à peine sont en culture. La clôture, les bâtiments de la ferme et la maison d'habitation constituent seules la plus grosse dépense à défalquer du bénéfice.

Le paysage aux environs de Warmley est on ne peut plus agréable, très accidenté et très boisé. Des petits lacs nombreux l'égayent qui sont pendant la belle saison couverts de canards. Il y en a, m'a-t-on dit, plus de quinze espèces! Ce que je sais, c'est qu'ils sont excellents. Toute la contrée est giboyeuse: lièvres, cerfs, lapins, chevreuils y abondent ainsi que les bêtes à fourrures: loups, renards, skungs, visons, même de castors.

Les lacs plus grands qui se trouvent dans la réserve forestière sont très poissonneux, on y pêche le brochet et le doré.

L'année dernière, M. Gautier, d'High-View,a acheté la terre d'un Allemand, M. Schwartz, non loin de M. B... Il est maintenant installé sur sa demi-section avec son frère Michel qu'il a fait venir de France. Cela fait un Allemand de moins et deux Français de plus. En même temps que M. Louis Gautier, est venu s'installer à Warmley M. Costa de Beauregard, le petit fils de l'éminent académicien, qui a acheté une section au sud du ranch Saint-Michel, à l'Américain McSparron, pour s'y livrer à l'élevage des chevaux. Cela fait un yankee de moins et un nouveau Français de plus à Warmley. La colonie française est encore sur le point d'augmenter par l'arrivée et l'installation de M. de Witte, le frère de celui qui fait du ranch à High-Wiew. Nos compatriotes ont pour les produits de leurs exploitations des débouchés immédiats dans les grandes plaines cultivées qui s'étendent au Sud dans la direction de Kisbey, station du C. P. R., à 12 milles, et de Forget, C. P. R. à 15 milles. Ce dernier, gros village qui compte de 500 à 600 âmes, y compris la campagne, est presque exclusivement français et canadien-français.

C'est à Forget qu'est le plus important "grain grower" de toute la Saskatchewan du Sud, le français X... Forget possède une très gentille église, un hôpital tenu par des soeurs et deux médecins. Le village proprement dit a 70 habitants environ.

Celui de Wauchope, quoique ne se trouvant pas dans la région de la "Moose-Mountain" proprement dite, mérite d'être signalé autrement qu'en deux lignes, car il est une des colonies françaises de l'Ouest les plus connues et les plus importantes.

La paroisse de Wauchope compte 290 âmes, dont 180 Français et 40 Canadiens-français; dans le village, il y a trois cinquièmes des nôtres sur 130 habitants. Cette petite forteresse de l'influence française a été créée par un courageux et dévoué missionnaire venu d'un département du nord avec quelques ouailles qu'il avait décidé de s'expatrier. M. l'abbé Gaire, après quelques déboires et de durs débuts, peut maintenant être fier de son oeuvre. Ses colons réussissent; la "Canadienne" a publié quantité de lettres qui le prouvent, notamment celles de MM. Huybrecht, Escaravage,Quesnel. Ce dernier a été récemment nommé Président du Comité actif du Parler Français de la Saskatchewan, à l'issue de la grande convention de Duck Lake.

Après cette description complète et détaillée de la "Montagne de l'Orignal", on peut se convaincre, sans doute possible, des richesses multiples qu'elle contient et qu'un syndicat français, puissamment organisé, pourrait exploiter en réalisant de gros bénéfices.

Nous avons montré le développement facile qu'y prendrait la culture mixte et surtout l'élevage. Le climat est très favorable, l'hiver n'y est ni long ni rigoureux et les chevaux peuvent rester dehors toute l'année sans souffrir. Pendant la belle saison qui dure six à sept mois — n'en déplaise aux tenants de "l'épouvantable hiver canadien" — il y fait très chaud. Je n'ai jamais enduré d'aussi fortes chaleurs que pendant les six mois passés dans l'Ouest en 1910 — dont la moitié sur le ranch Saint-Michel. Je n'ai souffert à Warmley que du vent qui hâlait le visage et les mains.

En hiver, la température descend rarement au-dessous de 30-40 degrés; la moyenne du froid se tient entre 10 et 20 degrés. La neige n'atteint jamais plus de 30 centimètres d'épaisseur, la fonte et le dégel commencent vers le 20 mars. L'atmosphère n'étant pas humide, il n'y a à craindre ni rhume, ni bronchite, mais il est bon de ne pas se découvrir à l'excès, à cause des variations brusques de température qui se produisent dans la même journée.

A Warmley, il y a encore de la place pour plusieurs vastes exploitations agricoles, fermes ou ranches,et des terres d'élevage peuvent y être acquises bon marché, quoique ce settlement soit situé seulement à 12 milles de la station de Kisbey.

Les prix varient entre $10 et $12 de l'acre; les morceaux de culture valent 15, 17, 20 ou 25 dollars, suivant leur situation et la qualité de la terre.

Les animaux trouvent facilement leur vie, l'hiver,dans la prairie; les chevaux sont habitués à enlever la couche de neige avec leurs sabots pour paître l'herbe qui se trouve dessous. Dans l'Ouest, ils sont aussi chers qu'en France; un poulain de deux à trois ans se vend 100 et 200 dollars, un bon cheval de travail vaut 900 à 1,100 francs. Nos percherons sont très appréciés, ils atteignent de hauts prix; certains étalons sont payés 7, 8 et 10,000 francs, quand ils sont acclimatés.

Warmley est un des rares endroits où existent encore de nombreuses sections de terres à ranch inoccupées. Une quarantaine sont à vendre ou à louer, mais il faut se presser car un syndicat s'est entendu avec M. Porter, le propriétaire du Township 10 presque entier, pour morceler ces trente ou quarante sections, bâtir des fermes, et les mettre en vente.

Indépendamment des profits à retirer de l'élevage et de la culture, la "Moose-Mountain" offre d'autres possibilités d'affaires fructueuses. En obtenant des permis de coupes rationnelles dans la réserve forestière, on pourrait faire commerce de bois.

La chasse aux fourrures, je l'ai dit, serait également lucrative.

Les lacs entourés de luxuriantes verdures avec çà et là de jolies clairières sont déjà un but d'excursion, de "camping" et de tourisme pour les Anglais et les Américains du sud de la province.

Qu'est-ce qui empêcherait, d'y bâtir un hôtel, d'y construire de petits châlets en bois qu'on louerait pendant la saison? Un commerce important de poisson pourrait naître aussi dans la région, alimenté par la multitude de lacs qui s'y trouvent. On peuplerait ceux qui ne le sont pas avec le concours gratuit du gouvernement fédéral qui enverrait toutes les espèces désirables en quantité suffisante.

Winnipeg et les autres villes voisines seraient des débouchés assurés. Les transports seraient faciles, de même que les relations avec tout le Dominion, grâce à la nouvelle ligne du Grand Tronc qui doit, à bref délai, desservir le nord ou le sud de la montagne, de l'est à l'ouest.

Warmley possède le téléphone depuis ce printemps, instrument des relations et véhicule des affaires qui n'est nullement à dédaigner.

En France, la situation économique, se ressentant des crises sociales et politiques, cause de l'inquiétude aux possesseurs de petits et gros capitaux. Les gens se demandent où placer leur argent. Pourquoi ne s'intéresseraient-ils pas aux opérations foncières, absolument sûres, sans risques et honnêtes, qu'offre le riche Ouest-Canadien?

Aux avantages réels de la facilité de surveillance et de contrôle des "affaires" basées sur la propriété terrienne,se joindrait la satisfaction patriotique de concourir au rayonnement de l'influence française, dans un pays où la France compte un si grand nombre de ses enfants, solidement établis, et où nous pouvons espérer faire briller un jour notre idéal national et conquérir une place honorable, à côté des Anglais et des Américains, en donnant la main à nos frères canadiens-français, les vrais "découvreurs" et colonisateurs du Grand Ouest.

EDOUARD BRUNET.



Liste de Fermes à Vendre

S. O. 1-4, 30, Tp. 56, R. 21, Ouest du 4e M. 160 acres moins une acre pour école. 4 milles de Sturgeon P.Q., sur le chemin de fer de St-Paul en construction, prix, $15 l'acre **$2,385**

S. E. 1-4 28, Tp. 56, R. 27, ouest du 4e M. N. O. 1-4 28, Tp. 56, R. 27, ouest du 4e M., 320 acres, sur le chemin de fer Edmonton-Dunvegan and B. C. Prix, $13 l'acre. **$4,160**

O. 1-2 23, Tp. 54, R. 27, O. du 4e M., 320 acres, 2 milles de Rivière qui Barre, Prix, $18 l'acre **$5,760**
Uncas sur le G.T.P., Cooking Lake. ....

S. O. 1-4 24, Tp. 51, R. 12, O. du 4e M. 1 mille de la gare de Ranfurly. Prix $12 l'acre ....

S. 1-2 du S. O. 22, Tp. 53, R. 12, ouest du 5e M. Grainford sur le G. T. P., prix $15 l'acre. ....

N. 1-2 du 1-4 S. O. 14, Tp. 50, R. 10, ouest du 4e M. Townsite de Minburn, sur le C. N. R. Prix $50 l'acre. ....

S. O. et N. O. 1-4 Sec. 14, Tp. 53, R. 25, ouest du 4e M., 275 acres, à 9 milles au N. O. d'Edmonton, 1 mille du G. T. P., 1-2 mille de l'école, bonne maison et écurie de planche, puits, 20 acres défrichées, prix $60 l'acre. **$10,500**

S. O. 1-4 25, Tp. 55, R. 27, ouest du 4e M. 106 acres, 1 mille de Rivière qui Barre. Prix, $18 l'acre **$1,908**

S. E. 1-4 14, Tp. 56, R. 25, O. du 4e M. S. 1-2 du S. O. 14, Tp. 56, Rg. 25, 240 acres, 2 milles de Morinville. Prix, $18 l'acre **$4,320**

N. E. 1-4 10, Tp. 57, R. 25, O. du 4e M. 154 acres à $15 l'acre **$2,310**

S. 1-2 du N. E. Tp. 52, R. 21, ouest du 4e M., 80 acres à

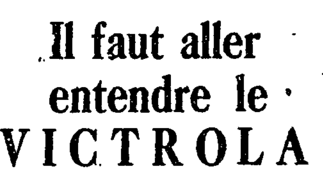
Lot 9, 10, dans Sec. 10, Tp. 75, R. 19, ouest du 4e M., 100 acres dans le townsite de Grouard, Petit Lac des Esclaves. ....

CONDITIONS— 1-5 comptant, surplus à 1, 2 3, et 4 ans; 7 p.c. d'intérêt.

Larue et Picard

EDMONTON, ALTA.
248 Jasper E. Tél. 1816.







CAUSERIE RURALE

L'intervention de "la machine" sous ses diverses formes, la "motoculture" pour employer le mot qui résume cette tendance technique, continue à progresser. Ce progrès s'accomplit sans bruit, bien qu'il conduise logiquement à dès résultats prochains considérables. On ne saurait s'en étonner. Le travail agricole est, en effet, par sa nature même, un travail de traditions et de patience, très méfiant des modifications brusques, même fussent-elles séduisantes. L'agriculture qui doit lutter constamment par ses propres forces contre les résistances du sol et contre les caprices des saisons, ne peut s'engager dans cette lutte qu'avec des moyens d'action dont il se sent absolument certain. Il ne changera donc ses procédés de travail qu'en toute connaissance de cause. Mais alors comme on l'a toujours vu, il donnera aux nouvelles méthodes une régularité d'action et une vigueur qui les rendront éminemment fécondes. C'est là, n'en doutons pas, ce que la motoculture nous promet à bref délai.

M. Paul Lecler, ingénieur des arts et manufactures, qui est un des spécialistes notoires en ce progrès, a constaté que de nombreux types de machines sont maintenant mises au point de façon à rendre des services indiscutables. On a vu fonctionner à ce propos, dans de bonnes conditions agricoles, un tracteur à vapeur, plusieurs tracteurs à pétrole, des machines particulièrement destinées à la viticulture, des bineuses et des houes automobiles, des laboureuses et des piocheuses mécaniques. L'automobilisme, dans son principe, est appelé à intervenir d'une façon énergique, et ce sera là certainement un de ses beaux rôles prochains.

Le labourage mécanique attire, tout d'abord, l'attention: parler du labourage c'est toujours parler de l'histoire et de l'avenir de l'humanité. Il convient, comme l'établit M. Paul Lecler, de l'envisager comme un moyen pas tant de faire les mêmes travaux de labour que les attelages, à prix plus réduit, que d'augmenter considérablement le produit des cultures, ce qui est la chose importante en définitive. Le boeuf permet de faire des labours à un prix que l'on peut évaluer à environ vingt-cinq francs par hectare: la machine, même avec l'utilisation de l'énergie électrique, a certainement une grande difficulté pour rivaliser. Mais elle a, elle aura surtout sous ses formes perfectionnées, l'avantage de la rapidité d'exécution et surtout celui d'être toujours prête à profiter du moment où l'état météorologique apporte au cultivateur "l'embellie" nécessaire: il faut en profiter, travailler d'arrache-pied; or, la machine rustique et bien conduite ne se surmène pas. Elle possède sur ce point un incontestable avantage par rapport à l'animal.

Que sera finalement le labourage mécanique?

La première idée que l'on ait eue a été de traîner mécaniquement sur le sol les charrues que l'on fait traîner aux animaux. Cela peut se réaliser au moyen de tracteurs à vapeur, ou à pétrole, dont on a vu de bons spécimens aux concours agricoles. Bien qu'il s'agisse d'une question d'automobilisme, le principe général de cette traction sort de l'ordinaire en facilitant, d'ailleurs, la solution du problème. On recherche toujours, en effet, pour l'automobile de transport, le moteur léger; pour le cas agricole cela devient tout à fait inutile: il faut en effet, disposer d'un poids adhérent suffisant pour la traction sur un sol souvent glissant, et il n'y a aucune raison pour ne pas mettre ce poids dans le moteur. Il serait tout aussi absurde de ne pas le faire que de vouloir labourer avec des boeufs vigoureux mais très légers.

Le labourage par treuils, dans lequel la charrue se déplace isolément, tirée par un câble auquel elle est accrochée et qui s'enroule sur un treuil mû par un moteur quelconque donne des résultats appréciables. Ce système permet d'utiliser dans de bonnes conditions les charrues doubles, à bascule, à plusieurs socs, ou polysocs. La charrue étant animée d'un mouvement de va-et vient, il faut déplacer les points d'ancrage du câble de traction au bout des raies pour suivre l'avancement du travail. C'est là ce qui a causé des déboires au début, mais la pratique a montré qu'ils n'étaient plus à craindre dès lors que le bon laboureur, utilisant dans ces conditions nouvelles la sûreté de son coup d'oeil traditionnel, fait porter aussi sa sagacité sur la solidité de l'ancrage. Il y a là une question d'adresse, d'exacte appréciation de la nature du terrain, et de rapidité d'action que le laboureur acquiert plus facilement encore peut-être que l'exacte direction de la charrue traînée par des animaux et qu'il conduit au milieu de la plaine comme le pilote conduit son navire sur la mer.

Au lieu de se servir de la charrue traditionnelle mais perfectionnée, ne convient-il pas en motoculture, de se servir de l'outil rotatif dont on a combiné de remarquables spécimens? L'outif rotatif, disques ou griffes, est conforme au grand principe mécanique qui conseille toujours de transformer le mouvement alternatif en mouvement circulaire continu. Mais, en ce qui concerne "le travail de la terre" il donne un résultat absolument différent; les circonstances accessoires de la culture doivent y être adaptées. L'outil rotatif a, par contre, l'énorme avantage de ne pas nécessiter un grand effort de traction, et par suite, de pouvoir être effectué par une machine se déplaçant dans les champs en toute liberté, tandis que quand on emploie la charrue proprement dite, le soc, pour attaquer la terre, l'adhérence, simple, ou renforcée par des palettes, est insuffisante, et qu'il faut, tout au moins dans les terrains européens, recourir au labourage par câble.

La motoculture étend, d'ores et déjà, son action de la façon la plus utile dans les travaux de culture autres que les labours, notamment dans les quasi-labours que l'on nomme déchaussages, labours légers dont la profondeur ne dépasse pas huit à dix centimètres, et que l'on effectue avec les outils désignés sous les noms de "cultivateurs," "scarificateurs" "extirpateurs" à dents rigides ou flexibles. Le "cultivateur" tend à remplacer la herse pour finir d'ameublir la terre et pour recouvrir les grans; il demande, en effet, un moindre effort de traction. Les "rouleaux" servent à tasser la terre contre les graines, à pulvériser les mottes, à les fendre: l'effort de traction par mètre de largeur est variable de cinquante à cent kilos. Dans ces divers cas, le tracteur mécanique pourra vraisemblablement rendre de plus en plus de services en accélérant la besogne et surtout en permettant de l'accomplir exactement au moment où les circonstances favorables de l'atmosphère s'y prêtent.

N'a-t-on pas d'ailleurs, une constante et admirable démonstration de l'utilité de l'intervention de la machine lorsque l'on considère la besogne accomplie par les faucheuses et par les moissonneuses-lieuses?

Le battage des grains est aussi une application mécanique magistrale et qui ne peut plus se discuter. Le seul point à déterminer est de savoir si l'agriculteur a intérêt à faire son battage avec de petites batteuses à poste fixe, en quelque sorte à temps perdu, en hiver, ou, à recourir aux entrepreneurs de battage "à façon" qui se transportent de ferme en ferme avec un matériel nécessairement plus puissant. La bonne solution du problème diffère suivant les régions et selon la forme qui convient le mieux aux fermiers pour conserver ses approvisionnements de blé. En tout état de cause, les petits moteurs à pétrole et les moteurs électriques, devenus d'une simplicité extrême de fonctionnement, remplacent avantageusement, dans la plupart des cas, les moteurs à vapeur avec leurs dangers d'incendie et d'explosion. Pour le battage à temps perdu, les moteurs à vent, fort perfectionnés, ne sont pa sassez utilisés en Canada: les Etats-Unis en tirent un excellent parti sur lequel on ne saurait assez attirer l'attention.

De la science forestière

A l'époque actuelle où la nécessité de préserver la richesse forestière du monde s'impose au premier plan du programme économique, la science forestière devrait être l'objet d'un intérêt général. Le Canada, vu ses conditions climatériques et l'étendue de ses terres non cultivées, est et continuera d'être l'un des plus grands pays forestiers du monde, et la simple exploitation de ses forêts que l'on a pratiquée jusqu'à présent devrait faire place à une administration raisonnable et raisonnée.

Le mot anglais "forestry" dont l'équivalent français est sylviculture ou science forestière, dans son acception actuelle, est d'un usage récent; mais dans son étymologie de mot teutonique latinisé, il signifiait primitivement la partie du terrain d'une tribu possédé par le roi ou le premier homme — le "furst". De cette appellation on a fait les anciennes définitions de la forêt — grande étendue de terrain non cultivée, boisée en quelques endroits, — terme légal dans certaines lois. Les rois anglais se réservaient aussi le droit de chasser dans des parties du pays soumises aux lois forestières, et sous la surveillance des "forestiers" qui, pour mieux dire, étaient les gardes-chasse du roi et de ses nobles. Dans le sens actuel, nous pouvons appeler "terre à bois" ou "bois", l'état de choses naturel, la terre couverte de bois debout, tandis que par l'expression "forêt", nous y ajoutons l'idée d'une considération économique; c'est la terre boisée sous les soins de l'homme pour des fins d'exploitation forestière et accusant les conditions d'une haute futaie.

Selon qu'elles ont à répondre à des fins diverses, les forêts se divisent en plusieurs classes: "Forêts d'ornement", "Parcs", réservés pour la protection du gibier, "Forêts de protection", pour protéger les flancs de montagnes et les lignes de faîte contre l'érosion, et les forêts d'approvisionnement qui fournissent le bois au marchand-forestier. Cette dernière fin de la forêt est la plus importante et la plus directe, tandis que la deuxième n'a d'importance que dans certaines localités, et la forêt peut répondre à ces trois fins à la fois.

Durant les premiers jours de la colonisation d'un pays, il se fait d'abord une destruction rapide de la forêt pour défricher le sol; mais lorsque la provision du bois marchand a diminué dans une certaine mesure, la sylviculture, c'est-à-dire le traitement rationnel des forêts comme productrices de bois de commerce, devient chose nécessaire, et d'après cette science, les forêts sont traitées et cultivées toujours en vue de la récolte du bois à retirer, tout comme l'est la terre arable en vue de la récolte des céréales.

La partie technique de la sylviculture est basée sur l'histoire naturelle, la partie économique relève des mathématiques et de l'économie politique. L'art technique qui a pour objet de rendre les forêts productives, la sylvivulture proprement dite, exige des notions de botanique et surtout de dendrologie ou de physiologie et de biologie des arbres, de même qu'une connaissance de la géologie et de la chimie, afin que cet art soit une amélioration des méthodes de la nature et produise une meilleure et une plus grande quantité de bois dans le moins de temps possible. Mais le forestier, de même que l'exploiteur de la forêt, faisant sa récolte, devrait unir à ses aptitudes commerciales une grande connaissance du génie civil, pour bien conduire l'entreprise de l'exploitation forestière. Ainsi donc, l'exploitation forestière, qui, pour l'homme d'état, est une politique d'intérêt national, pour l'étudiant une science, pour le sylviculteur un art, est en fin de compte surtout une affaire commerciale qui consiste à tirer profit du sol par la production du bois marchand. En Europe, la science forestière a été mise en pratique depuis longtemps, des lois forestières datant du seizième siècle; mais notre sylviculture moderne a été en pratique en Allemagne depuis plus de cent cinquante ans. En Amérique, le nom et l'art de la sylviculture sont chose nouvelle qui s'est imposée à l'attention du public à mesure que la diminution de la ressource forestière naturelle rendait évidente la nécessité d'y recourir. Aux Etats-Unis, le gouvernement a reconnu cette nécessité de la sylviculture: il a établi un bureau de sylviculture avec des subventions annuelles qui atteignent maintenant la somme de $185,000 seulement pour faire des recherches, et il a mis à part soixante millions d'acres de terre, comme réserve forestière. Plusieurs états ont adopté la même pratique, notamment l'état de New-York, qui a réservé plus d'un million d'acres sous la surveillance d'une commission forestière, et a aussi établi l'Ecole de Sylviculture de New-York, à l'université Cornell. Plusieurs autres écoles forestières ont ensuite été fondées.

Tandis que, aux Etats-Unis, de grandes étendues de terres boisées sont possédées par des particuliers et des corporations, au Canada, les gouvernements provinciaux ont montré beaucoup de prévoyance en retenant le contrôle de ces terres, et les conditions sont excellentes pour l'organisation d'un système de sylviculture.

Un médecin français, le Dr Gaston Odin, de Paris, prétend avoir découvert le remède du cancer. Il fera prochainement une communication à l'Académie de médecine à ce sujet.

DE RETOUR DU GRAND NORD

Dawson, Yukon, 20—Deux hommes qui viennent d'arriver de l'embouchure de la rivière Mackenzie rapportent que Vilhjmer et le docteur R. M. Anderson qui étaient depuis quatre ans dans les régions arctiques faisant des études d'ethnologie pour le musée américain d'histoire naturelle, se sont embarqués pour Seattle à bord d'un baleinier. On croit que les explorateurs s'embarqueront sur un vapeur quelconque dans un des ports de l'Alaska pour terminer leur voyage. Les explorateurs avaient quitté New-York en avril 1908 et jusqu'en septembre 1911, on était resté sans aucune nouvelle d'eux. A cette époque, une lettre fut reçue à New-York, annonçant leur retour pour 1912.

Sur la côte sud de Victoria Land les explorateurs ont découvert une race d'Eskimos blonds.

CHRONIQUE LOCALE

Nous apprenons avec plaisir que M. et Mme J. A. Lessard, actuellement en province de Québec, seront de retour parmi nous vers le 1er septembre. Mme Lessard qui fut dangereusement malade il y a quelques semaines est complètement rétablie.

* * *

MM. Théo. Raymond et E. Poissant, de notre ville, sont partis mercredi pour St-Jean d'Iberville, Qué., où ils feront un séjour de quelques semaines.

* * *

M. Louis Moreau, anciennement de St-Paul des Métis, est arrivé à Edmonton dans l'intention de s'établir définitivement.

* * *

L'hon. P. Ed. Lessard est revenu à la fin de la semaine dernière d'un voyage de quinze jours en province de Québec.

* * *

M. Rouleau, de Montréal, était de passage à Edmonton la semaine dernière. M. Rouleau est parti lundi en compagnie de son fils, employé à la Tannerie Great Northern, pour MacLeod.

* * *

M. J. H. Hébert, de Témiscouata, est arrivé mardi dernier à Edmonton. Il doit repartir dans quelques jours pour Calgary et Vancouver.

* * *

MM. L. Rousseau et F. Jacquemont sont arrivés à Edmonton de retour d'un voyage à Grouard où ils se proposent de faire d'importants placements fonciers.

* * *

Mari et femme, bons cuisiniers et pâtissiers demandent places dans hôtel, de préférence à la campagne. S'adresser au "Courrier de l'Ouest," boîte postale 98.

NOTRE BUREAU DE COLONISATION

Liste des visiteurs de la semaine au bureau de colonisation d'Alberta.

Nous publions ci-dessous la liste des visiteurs qui ont passé depuis mercredi dernier au Bureau de Colonisation canadien-français d'Alberta, 224 Avenue Jasper Est.

Ls. Leclerc, St-Pamphile de l'Islet, Qué.
Ovide Toupin, Nicolet, Qué.
M. Money, Battleford, Sask.
Julien J. Leblanc, ville.
T. St-Arnaud, Legal, Alta.
Théo. Charlebois, Rigaud, Qué.
Al. Trottier, Ottawa, Ont.
A. J. Tonquernie, ville.
G. Boisvert, Lawrence, Mass.
A. J. Claxton, Wiskersham, Wash.
M. et Mme R. Thiboude, Bruxelles, Belgique.
Emile Bonnet, Bruxelles, Belgique.
Paul Bonnet, Genève, Suisse.
Jacques Weyens, Bruxelles, Belgique.
Michel Blais, Morinville, Alta.
Joseph Blais, Morinville, Alta.
P. E. Lessard, ville.
G. Lessard, St-Joseph, Qué.
Av. Palm, ville.
A. Parineau, Munsen, Alta.
Ls. Martin, St-Emile, Legal.
Jos. G. Gascon, St-François de Sales.
Ph. Ouellette, ville.
J. D. Demers, Pickardville, Alta.
R. Lemarchand, ville.
Ls. Lantalme, Lyon, France.
J. G. Gascon, St-François de Sales, Qué.
C. G. Lachance, Moose Jaw, Sask.
Arthur Labbé, St-Gervais, Qué.
Albert Labbé, St-Gervais, Qué.
G. A. Dion, ville.
Ade. Bérubé, Beaumont, Alta.
Ls. Brown, Valleyfield, Qué.
E. Alleyson, ville.
F. Lonergand, ville.
H. St-Pierre, ville.
Côme Ouimette, ville.
T. Drelamain, ville.
Ad. Maurier, St-Théophile de Champlain, Qué.
Zéph. Lahaie, St-Théophile, Co. Champlain, Qué.
Chas. Gobeil, Chicoutimi, Qué.
Adem. Morier, Grand'Mère, Qué.
Wilfrid Paquin, Ile Bizard, Qué.
MM. Arthur Carrier, ville.
N. Préfontaine, ville.
Télesphore Toupin, ville.

SOCIETE DU PARLER FRANÇAIS D'ALBERTA

Séance du 15 août tenue par les membres du Bureau exécutif.

(Extrait des minutes)

Cette séance, tenue par le bureau exécutif de l'Association du Parler Français d'Alberta, fut entièrement consacrée à étudier les moyens propres à assurer l'existence et le bon fonctionnement du bureau de colonisation d'Alberta ouvert récemment à Edmonton.

Voici le texte de la principale résolution adoptée à ce sujet:

"Il est résolu:

"Qu'un comité spécial soit nommé avec pouvoir de former "provisoirement" une compagnie limitée devant exister et être reconnue par la Société du Parler Français d'Alberta jusqu'à la date à laquelle le présent comité aura obtenu du Parlement provincial une charte incorporant ladite Société du Parler Français.

"Il est de plus résolu:

"Que ledit comité devra, aussitôt que possible, faire les démarches nécessaires et prendre les moyens jugés utiles en vue d'incorporer, sous charte provinciale, à la prochaine session, la Société du Parler Français d'Alberta."

Cette résolution, proposée par M. L. A. Giroux, avocat, et secondée par M. le curé Normandeau, prévoit que la Compagnie Limitée dont il est question ci-dessus sera formée au capital de $100,000 réparti en actions de $10 chaque. Les Canadiens de langue française pourront seuls acquérir des actions.

Sur proposition de M. L. A. Giroux, secondée par MM. Normandeau et Provost, il est décidé que les personnes dont les noms suivent composeront ledit comité spécial: Hon. P. E. Lessard, W. Gariépy, Rév. J. A. Ouellette, J. H. Picard, J. M. Dechène, R. P. Cornelier, Alex. Lefort et H. Landry.

Les chambres de commerce de Morinville et d'Athabasca Landing ont fait parvenir à la Commission fédérale des chemins de fer d'énergiques protestations contre le délai apporté par le C. N. R. à établir un service régulier de trains entre Edmonton et Athabasca Landing.

* * *

On a déjà commencé les travaux des moissons en Saskatchewan. Ces travaux seront généraux au début de la semaine prochaine.

LES CONDITIONS DE LA RECOLTE AU CANADA

Ce qu'indique le dernier bulletin officiel.

Ottawa, 20 — Le département des statistiques publie aujourd'hui un intéressant rapport sur l'état des récoltes au Canada d'après les renseignements que lui ont communiqués ses correspondants jusqu'au commencement d'août. A la fin de juillet, la récolte promettait bien mais ne présentait pas les conditions favorables de l'an dernier et de l'année précédente. Dans Québec la récolte sera moins bonne en apparence que dans les huit autres provinces.

Le blé de printemps donne dans tout le pays une moyenne de 83 pour cent: l'avoine, l'orge, le seigle et les grains mélangés, 80 pour cent, le blé-d'inde 70 pour cent, les patates et les racines, 80 pour cent.

Le foin est en excellente condition. Le blé d'automne se remet difficilement des dernières gelées. Dans les provinces d'Ontario, du Manitoba, Saskatchewan, Alberta et la Colombie Anglaise, le blé donnera 21.48 boisseaux à l'acre, soit un total de 167,773,300 boisseaux. On estime à 11,308,000 tonnes la récolte de foin et de trèfle. C'est une légère diminution sur 1911.

M. LOUIS ARSENAULT

Autrefois du Bureau des Terres d'Edmonton et ancien propriétaire de l'Hôtel Corona, vient d'ouvrir à nouveau un bureau d'immeubles, édifice McDougall & Secord, coin de l'Avenue Jasper et de la 1ère rue.

M. L. Arsenault s'occupera de transactions et d'affaires de tous genres: Vente et achat de lots de ville et de terres à ferme; mines, limites à bois, etc., etc.

Si vous disposez de quelques centaines ou milliers de dollars et que vous désiriez promptement les faire fructufier, n'hésitez pas à vous adresser à M. Arsenault dont la connaissance approfondie de l'Ouest et de ses innombrables ressources vous sera précieuse.

La région de la Rivière de la Paix

Est le point de mire de tous les spéculateurs avisés, M. L. Arsenault a déjà fait de nombreuses transactions dans cette région; par son intermédiaire vous y établirez les bases de votre fortune si vous savez devancer l'armée innombrable de ceux qui attendent le chemin de fer pour aller s'établir dans cette fameuse région que M. Arsenault a lui-même visité l'an dernier.

Mettez-vous de suite en communication avec

M. L. ARSENAULT.

Le fondateur de l'Armée du Salut, le général W. Booth, est mort hier soir à l'âge de 83 ans.

* * *

Aujourd'hui s'est ouverte à Red Deer l'exposition de l'Alberta centrale. Cette exposition durera trois jours.

* * *

L'un des principaux organisateurs du Congrès de Québec, l'abbé Lortie, professeur de théologie au séminaire de Québec, est décédé hier.

* * *

Durant le mois de juillet les permis de construction délivrés à Edmonton se sont élevés à $1,404,330. Edmonton vient au cinquième rang des villes du Canada sous ce rapport.

LE SUCCES DE LA TANNERIE "GREAT NORTHERN"

Le jury de l'Exposition lui décerne la Grande Médaille d'argent.

Nous sommes heureux de relever sur les palmarès de l'Exposition d'Edmonton, que la *Grande Médaille d'argent* du Palais des arts industriels a été remportée par la Tannerie Great Northern, d'Edmonton.

Cette récompense enviée classe désormais la Tannerie Great Northern au premier rang des établissements industriels de la province d'Alberta. Grâce à l'esprit d'entreprise et à l'activité de ses directeurs et de son gérant, M. F. Long, la tannerie avait à l'exposition un pavillon particulier qui, par l'agencement plein de goût et la haute qualité des produits exposés, a été certainement l'un des plus visités du palais.

Les longues "robes" soyeuses, les cuirs souples et les harnais d'une robustesse élégante ont fait l'admiration générale; la récompense décernée par le jury de l'Exposition à la Tannerie Great Northern n'a fait que ratifier la faveur du public qui s'était affirmée dès le premier jour.

Ceux qui s'intéressent aux progrès industriels de notre ville ont suivi avec intérêt le rapide développement de la Tannerie Great Northern, qui, établie depuis six mois à peine, se voit déjà dans l'obligation de doubler sa capacité de production.

Située à proximité des abattoirs Swift, produisant une matière première abondante, la Tannerie s'est acquis une clientèle importante couvrant l'Alberta, la Saskatchewan et la Colombie Britannique; au début de son installation on prévoyait l'emploi de 12,000 peaux par an, c'est dès à présent 24,000 peaux qui seront nécessaires pour que la Tannerie Great Northern puisse suffire aux commandes qui lui parviennent de tous les points de l'Ouest.

Ce succès est dû à la fois à l'excellence des cuirs manufacturés et aux conditions économiques remarquables dans lesquelles la Tannerie se trouve placée. Jusqu'à son installation en effet on se trouvait en présence de cette anomalie: les peaux d'Alberta devaient être expédiées dans l'Est pour être tannées et nous revenaient sous la forme de produits manufacturés, "robes" de voitures, harnais, etc. Avec des taux de transport aussi élevés que ceux de l'Ouest il resultait que nos fermiers devaient payer extrêmement cher leurs harnais sans profit aucun pour l'Ouest. C'est précisément ce que comprirent quelques hommes d'affaires entreprenants de notre ville et le projet d'établir ici même une tannerie se trouva basé sur une raison économique qui devait en assurer le succès.

L'an prochain, une manufacture de chaussures, *dépendante* de la Tannerie Great Northern sera établie pour répondre à un autre besoin industriel de la province; on prévoit également l'établissement d'une manufacture d'articles de cuir de tous genres. Dans moins de deux ans la Tannerie Great Northern atteindra à un tel développement qu'elle se classera au premier rang des établissements industriels de l'Ouest et ce fait démontre pleinement à quels succès industriels peuvent atteindre, dans l'Ouest, des hommes qui font preuve de clairvoyance, d'initiative et d'esprit d'entreprise.

Une paire de harnais fabriqués par M. Long, gérant de la Tannerie Great Northern, et en usage constant depuis huit ans, était exposée au pavillon de la tannerie. Ces harnais, en excellent état, ont été fort remarqués; ils semblent devoir donner encore très facilement huit autres années de bon service.

Le capital canadien-français étant représenté très largement dans cette entreprise, nous sommes doublement heureux d'applaudir à ses succès.